

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH



**L'observatoire néolithique
chinois de Taosi**

Jacques Gossart

J a n v i e r 2 0 1 6

L'observatoire néolithique chinois de Taosi



Jacques Gossart
(Photo P. Darcheville)

« Le duc grand astrologue [Sima Qian] dit : Dès le moment où le peuple, pour la première fois, exista, y eut-il jamais un moment où, de génération en génération, les souverains n'observèrent pas le soleil et la lune, les planètes et les étoiles ? [...] Dans le ciel, il y a le soleil et la lune ; sur la terre, il y a le yin [yin] et le yang. Dans le ciel, il y a les cinq planètes ; sur la terre, il y a les cinq éléments. Dans le ciel, il y a les diverses mansions ; sur la terre il y a les territoires des provinces. Les trois luminaires sont l'essence du yin et du yang ; leur émanation est primitivement dans la terre. Or les sages systématisèrent tout cela. »
(Sima Qian, Grand astrologue et premier historien de la Chine¹)

À l'aube de la Chine

Quelle que soit la région du monde considérée, on constate que les débuts de l'astronomie y remontent à la préhistoire. Les témoignages sont partout, depuis les fresques de la Salle des taureaux de la grotte de Lascaux, jusqu'aux constructions mégalithiques – Stonehenge, Newgrange et autres Carnac –, en passant par l'os d'Ishango². En cette matière, la très vieille civilisation chinoise ne fait pas exception à la règle. Ainsi, les premiers noms d'étoiles, tels α Hydre (*Zhujiào*) et α Scorpius (*Huoxing*), apparaissent sous les Shang, sur des os divinatoires datés du règne de Wu Ding (XII^e siècle avant notre ère)³. Cependant, il est fort probable que les origines de la science du ciel soient encore beaucoup plus lointaines, ainsi que nous le verrons bientôt. Ces constatations sont par ailleurs confirmées par des mythes et traditions dont nous avons ailleurs montré le probable fond historique⁴. Une des histoires les plus emblématiques concerne le légendaire Huang Di (« l'Empereur Jaune », un des pères de la civilisation chinoise) qui, en un temps mythique que l'on pourrait assimiler au néolithique, fit construire un

1. *Les mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, Tome troisième, IX, Réflexions de l'historien.

2. Découvert à Ishango, au bord du lac Édouard, l'os d'Ishango, daté de -6500, est un manche d'outil en os, long de quelque dix centimètres, couvert d'encoches disposées en trois colonnes. Il s'agit peut-être d'un calendrier lunaire ou de l'ancêtre de la règle à calcul (Marshack, 1972 ; Huylebrouck, 2013). Quant à la fresque de la Salle des taureaux de Lascaux, elle est interprétée comme un schéma du ciel nocturne (Edge, 1998).

3. ^{a)} Cruchet, 2011-2013 ; ^{b)} Morgan, 1998.

4. Gossart, 2014. On trouvera également dans notre ouvrage *Aux origines de la Chine* un développement de sujets simplement évoqués plus loin dans la présente étude, tels les dernières avancées en matière de préhistoire chinoise, l'histoire mythique des « cinq Souverains », la réalité historique de la dynastie Xia, ou encore une analyse détaillée des disques *bi*.

observatoire pour étudier les étoiles. Si, jusqu'à récemment, l'idée d'un tel observatoire néolithique chinois restait du domaine de l'hypothèse de salon, la découverte, en 2003, de curieuses structures à Taosi, dans le centre historique de la Chine, a apporté la preuve que, dès le troisième millénaire avant notre ère, les Chinois disposaient de moyens sophistiqués pour observer le ciel. Mais pour bien comprendre dans quel contexte archéologique la découverte de Taosi a été faite, il convient de s'intéresser d'abord à ce que fut la préhistoire chinoise. Nous ne ferons toutefois ici que survoler brièvement cette très longue et complexe période, renvoyant le lecteur intéressé à notre livre consacré aux origines de la civilisation chinoise, déjà cité. Par ailleurs, le lecteur trouvera, en fin de texte, un tableau chronologique récapitulatif des principaux éléments évoqués dans cet article : périodes, lieux, faits et personnages.

En Chine, les plus anciens vestiges d'occupation humaine sont attribués à des *Homo erectus*, mis au jour à Longguppo (région des Trois-Gorges, bassin du Yangzi) et à Renzidong (province d'Anhui, à l'ouest de Shanghai), et datés respectivement de 1,9 et 2,2 millions d'années.



Figure 1. Huang Di, l'Empereur Jaune, un des premiers astronomes chinois selon la tradition. Il est ici représenté portant l'anachronisme (car en réalité plus tardive) coiffe impériale à rideau de franges mian liu. (Courtesy of the University of Hong Kong)

avant notre ère environ⁵. Cette découverte repousse encore un peu plus loin dans le temps l'apparition de la céramique. (Rappelons qu'au Proche-Orient, ce matériau ne sera officiellement utilisé que bien plus tard, soit vers le huitième millénaire avant notre ère.) Bien entendu, ces datations devront être confirmées par d'autres fouilles.

La période charnière du néolithique voit apparaître un certain nombre d'éléments caractéristiques de la future civilisation chinoise. C'est d'abord la distinction entre deux agricultures : au nord, le millet, le blé et l'orge ; au sud, le riz. C'est ensuite l'opposition

Mais le paléolithique chinois est surtout connu par le site de Zhoukoudian, dans la banlieue sud-ouest de Beijing, car c'est là qu'ont été trouvés, en 1928, les fragments du crâne du célèbre Homme de Pékin – fragments depuis lors disparus –, dont l'âge est maintenant estimé à 770 000 ans.

Sautons allègrement par-dessus le paléolithique moyen (-300 000 à -30 000) qui voit, comme un peu partout, l'émergence de l'Homme de Neandertal, pour en arriver au paléolithique supérieur (-30 000 à -12 000). L'*Homo sapiens*, ici de type mongoloïde, est l'artisan d'une industrie lithique remarquable de finesse. Par ailleurs, la production de cette fin de paléolithique ne se limite pas au travail de la pierre et de l'os. En effet, et contrairement à ce que l'on constate ailleurs dans le monde, les *Sapiens* ont ici innové, et de manière particulièrement spectaculaire. On a en effet récemment mis au jour, dans une grotte de Yuchanyan (province du Hunan, sud de la Chine), des tessons de poterie datés de 16 000 ans

5. Boaretto et al., 2009.

entre deux modes de vie : celle du Chinois agriculteur et sédentaire de l'intérieur du pays et celle du nomade non chinois de la périphérie. Ce sont enfin des artefacts et des pratiques, tels les jades, les premiers laques et l'utilisation des os portés au feu à des fins divinatoires. C'est aussi au néolithique qu'il faut se référer pour tenter de faire la part des choses entre ce qui est légendaire et ce qui, dans les données de la tradition littéraire, pourrait avoir un fond historique.

La connaissance du néolithique chinois a considérablement évolué au cours des dernières décennies. Initialement, on pensait que la dernière étape de cette si riche préhistoire était née et s'était développée exclusivement autour du bassin du Huang He (ou fleuve Jaune). Aujourd'hui, on admet qu'il a existé plusieurs foyers distincts, mais le plus souvent interdépendants. Ces foyers, constitués de peuplades typiquement chinoises mais aussi plus ou moins nomades, se trouvent, non seulement dans le Nord, dans le bassin du Huang He, mais également dans le Sud, le long de la côte orientale ainsi que dans la vallée du Yang Zi Jiang (appelé en Occident, fort improprement compte tenu de sa couleur, « fleuve Bleu ») – voir carte en figure 5. Mais cela n'enlève rien à l'importance du bassin du fleuve Jaune. Ainsi, les premiers États chinois se sont-ils constitués près du Huang He et de son affluent le Wei He.

Les sites les plus anciens, transitions entre mésolithique et néolithique, apparaissent progressivement en Chine du Sud à partir du X^e millénaire avant notre ère. Dans le Nord, le néolithique remonte au VII^e millénaire. L'environnement naturel est alors assez différent de ce qu'il est actuellement : il est caractérisé par de nombreux lacs et marécages, ainsi que par un climat plus humide et plus chaud. C'est à cette époque que l'on décèle les premières traces d'une culture du millet, et l'élevage se développe avec la domestication du porc, du chien et du poulet. Parmi les cultures de ce néolithique naissant, citons plus particulièrement celle de Dadiwan, dans le nord-ouest du pays (province du Gansu principalement), datée du VI^e millénaire dans sa phase la plus ancienne. On y a mis au jour des poteries portant des signes colorés que certains interprètent comme les plus anciennes traces de pré-écriture en Chine.

C'est encore en Chine du Nord qu'a été identifiée la culture de Yangshao (-5000 à -3000), qui recouvre de vastes étendues du bassin du fleuve Jaune, et principalement au Shaanxi, au Shanxi, au Henan et au Hebei. Dans l'histoire des découvertes archéologiques chinoises, cette culture est en quelque sorte emblématique puisque c'est la première à avoir été reconnue avec la découverte, par Johan Gunnar Andersson en 1921, du site éponyme situé au Henan. Globalement, le Yangshao se caractérise par la culture du millet et du chou chinois (le plus ancien légume connu en Chine du Nord), par la domestication du porc, du chien et peut-être des bovidés, ainsi que par la production de céramiques de couleur rougeâtre et peintes de motifs noirs ou bruns, d'abord assez peu nombreux, puis de plus en plus diversifiés. C'est durant le Yangshao qu'a pu naître le chamanisme tel qu'il se développera plus tard⁶, et dont nous reparlerons.

Site yangshao typique, le village de Banpo, près de Xi'an, comptait quelque six cents habitants, et s'étendait sur une surface de cinquante mille mètres carrés. Il comprenait, d'une part, une grande maison carrée de quarante mètres de côtés, destinée à accueillir les activités publiques et, d'autre part, quarante-cinq habitations semi-enterrées, plus petites et rondes à l'imitation des tentes nomades, avec des poteaux destinés à soutenir

6. Mathieu, 1987.



Figure 2. Poteries caractéristiques de la culture de Majiayao – une extension de Yangshao –, décorées de cercles et de chevrons. (Photo J. Gossart)

le toit. Il est à noter que, déjà à cette époque, on retrouve une des grandes caractéristiques de la maison chinoise : l'orientation de la porte d'entrée au sud. Ce complexe d'habitations, montées en terre de loess et branchages, avec un sol en terre damée, était complété par près de deux cents caves servant d'entrepôts à céréales, et il était protégé par un fossé profond de cinq à six mètres et large de huit mètres. À côté du quartier d'habitation, Banpo comprenait encore deux autres secteurs : un cimetière de deux cent cinquante tombes au nord et, à l'est, un complexe de six fours à poterie ; des fours dont la chaleur atteignait huit cents à mille degrés. Plus tard, au Yangshao final, les maisons adopteront le plan quadrangulaire ; elles seront mitoyennes et construites en surface.

La charnière de Longshan

Nous restons dans les plaines centrales de la Chine du Nord, avec la culture de Longshan (-2800 à -2000). Globalement, on peut dire que Longshan fait le lien entre la société néolithique finissante et les trois premières dynasties (Xia⁷, ca -2207 à -1600 ; Shang, -1600 à -1046 ; Zhou, -1046 à -256). En particulier, c'est toute une organisation sociale de plus en plus complexe qui se met en place, avec une différenciation croissante des richesses et l'instauration d'une « structure sociale patrilinéaire »⁸. En un sens, elle amorce ce mouvement centripète qui va unir les tribus vivant sur les rives du fleuve Jaune en une confédération (*Hua Xia*⁹), laquelle deviendra une nation sous la houlette des rois Xia.

Une des caractéristiques les plus représentatives de la culture de Longshan est sans doute sa production artisanale. Ainsi, de véritables artistes y maîtrisent le travail du jade, produisant des perles et de splendides disques *bi*, objets aussi mystérieux que fascinants : ce



Figure 3. Deux disques *bi* en jade, datés de la dynastie Han. Celui de gauche ne porte aucune décoration, un motif en grains orne le plus petit. (Photo J. Gossart)

7. Quoique certains sinologues contestent encore la réalité des Xia en tant que dynastie, l'existence d'un État Xia dirigé par des rois est une hypothèse tout à fait crédible.

8. Debaine-Francfort, 1998.

9. Respectivement « splendide » et « brillant », « grand », association de mots dont une des interprétations est : « les nobles qui ont de splendides vêtements », selon le lettré Zuo Qiuming, auteur du *Zuo Zhuan*, commentaire des *Annales du pays de Lu*. Voir e.a. Kalinowski, 1999.

sont des disques plats de taille variable, munis d'un trou central circulaire, dont l'usage fait toujours débat. Ils sont donc généralement en jade, mais il en existe en serpentine, en agate, en verre, et même – horrible avatar d'un tourisme de pacotille – en plastique. Les plus anciens ne portent aucune décoration.

De leur côté, les potiers commencent à utiliser le tour pour fabriquer une céramique de forme régulière et d'épaisseur égale. À côté de belles poteries d'un noir profond et brillant, on trouve des céramiques rouges et blanches (le blanc étant obtenu par l'ajout de kaolin), ainsi que grises à décor imprimé de motifs cordés ou de vannerie. Les formes les plus typiques sont des vases rituels tripodes (*li*), des plats et des coupes à pied (*dou*). Quelques exemplaires de cette céramique se signalent par le fait qu'ils sont composés de deux parties superposées, servant sans nul doute à un type de cuisson promis à un bel avenir : la cuisson à la vapeur. Toujours dans le domaine de l'artisanat, notons encore que certains sites ont livré de petits objets en cuivre – couteaux, poinçons et burins principalement –, ainsi que quelques fragments de bronze, dont nous reparlerons dans un instant.



Figure 4. Vase tripode *li* en terre cuite de Longshan.
(Photo J. Gossart)

Dans les campagnes, l'agriculture se diversifie avec l'apparition du blé et de l'orge, tandis que l'on commence à élever le ver à soie. L'habitat se structure : les maisons à sol chaulé d'une ou deux pièces sont protégées par des murs d'enceinte en terre damée armée de bois – une technique typiquement chinoise. Et pour en terminer avec cette brève description de la culture de Longshan, signalons encore l'utilisation des os divinatoires. Ceux-ci sont constitués d'omoplates de porc, de bœuf ou de mouton, exposées au feu jusqu'à apparition de craquelures. La disposition de ces dernières est alors interprétée par les sorciers. Plus tard, sous les Shang, des inscriptions seront ajoutées sur les os ainsi traités.

Bienvenue à Taosi

Taosi se trouve dans la province du Shanxi (centre de la Chine), au nord-est de Xi'an – ville mondialement connue par la célèbre armée de terre cuite de l'empereur Qin Shi Huang –, et au sud de la ville de Linfen. Situé à une altitude de 573 mètres, le site est implanté sur une terrasse de loess, à l'ouest des monts Chong (Chongshan). L'emplacement de Taosi est remarquable, car proche du lieu de confluence du fleuve Jaune et de la rivière Wei ; deux cours d'eau de première importance dans l'histoire de la Chine. Les premières campagnes de fouilles du site, menées par l'équipe de l'Archaeology Institute of Chinese Academy of Social Science (CASS), remontent à 1978.



Figure 5. Taosi (point rouge) et les principaux sites néolithiques de Chine. (D'après musée Cernuschi)

Taosi se rattache à cette culture néolithique de Longshan que nous venons d'évoquer ; et plus précisément à la dernière phase de Longshan, appelée d'ailleurs « phase Taosi », laquelle s'étend de 2400 à 1900 avant notre ère, et se subdivise en trois périodes : initiale, de -2400 à -2100 ; moyenne, de -2100 à -2000 ; tardive, de -2000 à -1900. Fondée au début de la phase Taosi, la petite agglomération primitive de 56 hectares, protégée par une enceinte rectangulaire en terre damée typique d'une

agglomération longshan, s'est peu à peu développée, ainsi qu'en témoigne la mise au jour des ruines d'au moins quatre cités fortifiées successives. Vers 2100 avant notre ère, l'agglomération atteint son apogée, couvrant une superficie pratiquement carrée de 280 hectares, ce qui en fait la plus grande cité fortifiée de la Chine préhistorique. À cette époque, la ville se compose de deux quartiers distincts, séparés par un mur intérieur. On trouve, d'un côté, les maisons du peuple et, de l'autre, les habitations de l'élite ainsi que les bâtiments publics. Dans les ruines de l'immeuble principal, que l'on identifie au palais de la cité, ont été mis au jour des panneaux en céramique. Selon He Nu, un

des principaux archéologues en charge du site, ces panneaux auraient été utilisés comme tuiles pour recouvrir le toit de l'édifice – une première en Chine¹⁰. La hiérarchie sociale est ici fortement marquée, et symbolisée par la structure et la superficie des habitations : maison semi-souterraine d'une seule pièce de 25 m² pour le peuple, appartement avec chambre double de 50 m² pour la moyenne noblesse, palais sur terrasse d'une superficie de 10 000 m² pour le roi¹¹. On ne fait guère différemment dans nos grandes villes aujourd'hui...



Figure 6. Cette vue d'ensemble de Taosi fait clairement apparaître la forme carrée du site. (Cultural China)

Cette même distinction entre riches et pauvres se retrouve logiquement dans le vaste cimetière de trois hectares, qui abrite plus de mille sépultures, dont beaucoup appartiennent à des nobles. Et parmi celles-ci, on distinguera particulièrement neuf grandes tombes décorées de peintures murales. On y a découvert un riche mobilier funéraire de plus de deux cents pièces, avec des jades, des instruments de musique

10. He Nu, 2014.

11. *Ibid.*

– dont des tambours en bois recouverts de peau de crocodile –, des cloches en cuivre et une cloche en bronze, cette dernière pièce constituant un des plus anciens témoignages du travail du bronze en Chine. On croit avoir identifié la plus imposante de ces tombes comme étant celle du premier personnage de la cité. Référencée IIM22, elle est de dimensions impressionnantes : 5 m de long, 3,7 m de large et 7 m de profondeur, ce qui en fait une des plus grandes de la Chine antique. On y a découvert un bâton laqué que l'on suppose être un gnomon¹², ainsi que deux superbes plateaux en céramique d'une cinquantaine de centimètres de diamètre, décorés d'un dragon – emblème royal par excellence – enroulé sur lui-même¹³. Quarante tombes de taille moyenne, appartenant à des nobles, sont elles aussi richement dotées, avec des cercueils décorés en bois et des objets luxueux. Les restes humains exhumés appartiennent tous à des hommes, ce qui correspond bien à la structure sociale patrilinéaire évoquée plus haut. Contrastant avec cet étalage de luxe, les tombes populaires, soit 95 % de l'ensemble, sont petites et, pour la plupart, elles ne recèlent aucun mobilier.



Figure 7. Un plateau décoré d'un dragon enroulé et crachant des flammes. La tête du dragon se trouve en haut de l'image, légèrement à gauche. (Shanxi Museum)

12. He Nu, 2009.

13. Anonyme, 2010.

Déjà du chinois

Quoique peu spectaculaire en regard des impressionnantes structures dont nous parlerons plus loin, la mise au jour, dans la tombe référencée H4303, d'un vase *hu* portant deux caractères tracés à l'encre rouge, est de toute première importance. Jusqu'à récemment en effet, il était officiellement admis que l'écriture était apparue en Chine sous la dynastie des Shang, au XIV^e siècle avant notre ère, et ce dans le cadre de pratiques divinatoires. En comparaison avec d'autres grandes civilisations, la Chine semblait être en retard puisque l'Égypte et la Mésopotamie par exemple développèrent leur écriture beaucoup plus tôt et pratiquement en même temps, c'est-à-dire dans la deuxième partie du IV^e millénaire avant J.-C.

Mais en fait, les choses ne sont pas aussi simples, car les tout premiers signes apparaissent bien plus tôt en Chine. Les plus anciens sont des incisions sur carapaces de tortue, découvertes dans des tombes à Jiahu (Henan), un des sites de la culture néolithique de Peiligang (VII^e millénaire). Viennent ensuite des marques colorées, présentes sur des poteries de la culture néolithique de Dadiwan (-5900 à -2900), et des pictogrammes qui remontent à la culture de Dawenkou (-4300 à -2300). Mais pour intéressantes qu'elles soient, ces découvertes ne témoignent pas de l'existence d'une vraie écriture. Jusqu'à preuve du contraire, il ne s'agit encore que de signes ayant valeur symbolique, numérique ou mnémotechnique. On a bien identifié récemment ce qui pourrait être un véritable texte sur des objets extraits d'une tombe du site de Zhuangqiao (province du Zhejiang), remontant à la culture néolithique de Liangzhu (-3200 à -2200), mais les experts sont divisés sur la nature réelle de ces signes¹⁴.

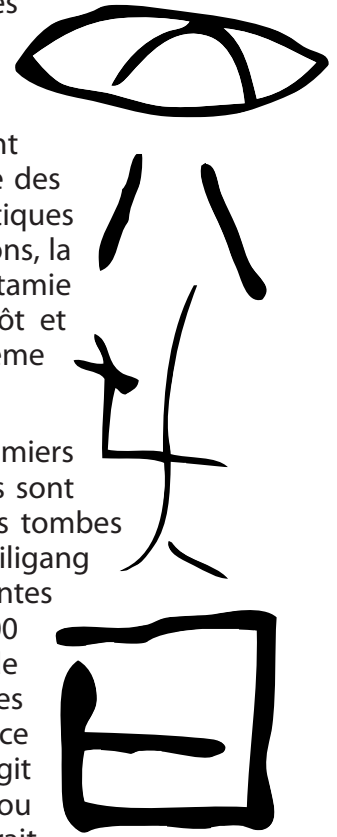


Figure 8. Exemples de signes découverts à Jiahu, néolithique, VII^e millénaire. (DR)

Il n'en est pas de même avec l'inscription de Taosi. Pour brève qu'elle soit, elle est lisible, les deux signes ayant pu être identifiés. Le premier (figure 9, n° 3) se lit *wen* 文 et signifie « caractère (d'écriture) », mais aussi, entre autres, « raffiné », « civilisé ». Le second (n° 2) est d'une interprétation plus problématique. Il peut être lu comme *yi* 邑, que l'on retrouve dans les textes oraculaires avec la signification de « ville », « cité ». *Wen Yi* pourrait alors être « le nom d'une cité se référant à la capitale de la dynastie Xia »¹⁵, et nous aurions ainsi un lien entre le site néolithique de Taosi et la première dynastie royale des Xia. Mais selon une autre hypothèse, ce caractère devrait être lu *yao*¹⁶,

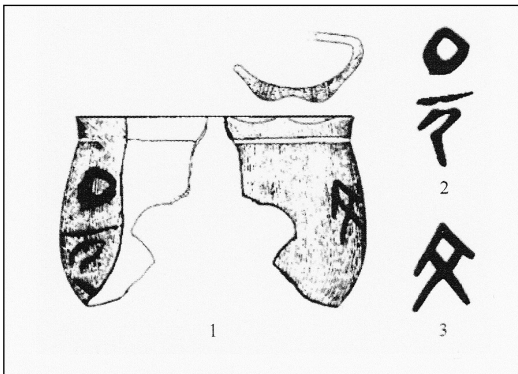


Figure 9. Les caractères *wen* (3) et *yi* (2), tracés à l'encre rouge sur un vase *hu*. (1. d'après Li Jianmin ; 2. et 3. Feng Shi)

14. Gossart, 2014.
15. Feng Shi, 2008.
16. He Nu, 2014.

avec les significations de « ville entourée d'une enceinte », ou « palais », ou encore « autel en terre damée ». Et Yao, c'est aussi le nom d'un des rois les plus emblématiques de la Chine antique.

Le bon roi Yao

De nombreux chercheurs considèrent que le système politique de Taosi se limitait à une simple chefferie. D'autres par contre estiment – et avec quelque raison, comme nous le verrons – qu'il s'agissait d'un véritable État dirigé par un monarque qu'ils identifient au légendaire roi Yao. Dans la mythologie chinoise, Yao est en quelque sorte le paragon du souverain à la fois bon, sage et savant, et il est le quatrième des « cinq Souverains », lesquels ont pour noms, dans l'ordre chronologique, Huang Di (l'Empereur Jaune déjà rencontré), Zhuan Xu, Ku, Yao et Shun.

Quoique généralement considéré comme légendaire, Yao est cependant clairement identifié dans le Livre premier du *Zhushu jinian* (« Annales écrites sur bambou » ; *Tchou-chou-ki-nien* dans la bibliographie), célèbre chronique historique antique sur les premiers âges de la Chine. Ces Annales situent en effet Yao très précisément dans le temps, à savoir en l'an 2145 avant notre ère. Bien entendu, les dates citées dans les textes traditionnels ne figurent pas telles quelles : elles sont le résultat de calculs passablement ardu, dans le détail desquels nous n'entrerons pas. Nous préciserons simplement qu'elles sont essentiellement basées sur la concordance entre les éclipses solaires mentionnées dans les textes anciens et les tables astronomiques modernes. Cela dit, nous n'irons pas jusqu'à couler cette date de -2145 dans le bronze, et nous la considérerons plutôt comme un repère, l'indication d'une époque, à savoir la deuxième moitié du troisième millénaire avant notre ère.

Yao est un personnage aussi célèbre qu'important dans les textes antiques. Voici ce qu'en dit le *Shu jing*¹⁷ (« Livre des écrits » ou « Livre des documents » – *Chou king* dans la bibliographie), un des « classiques » ou « canons » de la littérature chinoise :

« Il était constamment attentif à bien remplir son devoir, très perspicace, d'une vertu accomplie, d'une rare prudence ; cela naturellement et sans effort. [...] Grave et respectueux, il savait céder et condescendre. Son influence et sa renommée atteignirent jusqu'aux extrémités de l'empire, jusqu'aux dernières limites du ciel et de la terre. »

Le règne de Yao ne fut cependant pas à proprement parler un long fleuve tranquille : il eut son lot de catastrophes, à côté desquelles nos problèmes de réchauffement climatique font bien pâle figure. C'est ainsi que le roi dut, avec l'aide de Yu, « préposé aux travaux »¹⁸ et futur grand roi, enrayer le danger de l'inondation, lorsque s'abattit sur le pays une calamité connue sous le nom de « déluge de Yao ». Découvrons le commentaire du philosophe Meng Zi¹⁹ sur cet épisode :

« Au temps de Yao, les conditions du sol étaient encore peu favorables. Les eaux s'étaient répandues librement partout et avaient inondé l'empire. Les arbres et les autres plantes couvraient la terre comme une épaisse forêt. Les animaux sauvages

17. *Chou king*, Part. I, Ch. I, Règle de Yao.

18. *Tchou-chou-ki-nien*, livre premier.

19. *Les fleurs de la pensée chinoise* – 3. *Œuvres de Mengzi*, Livre III, Ch. I.

s'étaient multipliés prodigieusement. La culture des grains était impossible. Les animaux sauvages ne permettaient pas à l'homme de s'étendre ; ils avaient battu les sentiers qui se croisaient par tout l'empire.

lao seul prit à cœur de remédier à ces maux. Il éleva Chouenn [*Shun, successeur de Yao*] à la dignité de ministre, et lui ordonna d'étendre partout ses soins. [...] lu [*Yu, le futur roi fondateur de la dynastie des Xia*] creusa neuf canaux divergents, débarrassa le cours de la Tsi et de la T'a, et conduisit jusqu'à la mer (ces rivières). [...] Ensuite les Chinois purent cultiver la terre et avoir de quoi vivre. À cette époque, lu fut huit ans hors de sa maison ; trois fois il passa devant sa porte et n'entra pas. »

Mais Yao n'était pas qu'un roi bon et sage, il était aussi savant. En particulier, il semble qu'il ait eu de très bonnes connaissances en astronomie, ainsi qu'il le démontre par la précision des instructions données à ses collaborateurs dans le passage du *Shu jing*²⁰ appelé « Règle de Yao » (*Yao dian*) :

« 3. Il [*Yao*] ordonna aux astronomes Hi et Houo²¹ de calculer (de décrire dans des mémoires) et de représenter (par des instruments) la marche du soleil, de la lune, des étoiles, des douze parties du zodiaque, de déterminer avec soin et de publier (dans un calendrier) les époques des divers travaux, en se conformant avec respect aux lois du vaste ciel.

4. Yao chargea particulièrement le second des Hi d'aller s'établir à lu i, dans l'endroit qui fut appelé la Vallée éclairée, d'y recevoir avec respect le soleil levant, et de fixer convenablement l'ordre des travaux de printemps. Lorsque le jour atteint sa durée moyenne, et que la constellation Gniao²² (passe au méridien au coucher du soleil), c'est juste le milieu (l'équinoxe) du printemps²³. Alors les hommes (sortent de leurs maisons et) se dispersent (pour vaquer aux travaux des champs) ; les animaux s'accouplent pour se reproduire.

5. En second lieu, Yao ordonna au troisième des Hi d'aller s'établir à Nan kiao (sur la limite de la Cochinchine, dans l'endroit qui fut appelé la Station brillante), d'y régler convenablement l'ordre des travaux d'été, où l'accroissement des plantes est continu, d'y traiter avec respect le soleil au solstice. Lorsque le jour atteint sa plus longue durée et que le Cœur du Scorpion [*Antarès*²⁴] (passe au méridien vers le coucher du soleil), c'est juste le milieu de l'été (le solstice d'été). Alors les hommes se dispersent de plus en plus (à cause de la chaleur) ; les animaux perdent peu à



Figure 10. Statue de Yao dans le temple consacré à ce roi à Linfen, dans la province du Shanxi. (Photo Emdx)

20. *Chou king*, Part. I, Ch. I, Règle de lao.

21. Nous rencontrerons encore les deux compères Hi et Houo en tant qu'astronomes. On peut supposer que ces deux noms ne se rapportent pas à des individus, mais plutôt à des fonctions.

22. « Elle comprend les sept constellations zodiacales du sud [...], et occupe ainsi le quart du zodiaque. Son centre est [...] le Cœur de l'Hydre. » (*Chou King*, Part. I, Ch. I, Règle de lao, note)

23. Pour déterminer les équinoxes et les solstices, on mesurait la longueur des ombres au moyen d'un gnomon, tel que celui découvert à Taosi.

24. *Chou King*, Part. I, Ch. I, Règle de lao, note.

peu leurs plumes ou leurs poils pour en prendre d'autres.

6. Yao chargea particulièrement le second des Houo d'aller s'établir à l'occident, dans le lieu qui fut appelé la Vallée obscure, d'y traiter avec honneur le soleil couchant, et de régler convenablement l'ordre des travaux d'automne. Lorsque la nuit atteint sa durée moyenne, et que la constellation Hiu [*l'Épaule du Verseau*²⁴] (passe au méridien au coucher du soleil), c'est juste le milieu de l'automne (l'équinoxe d'automne). Alors les hommes respirent à l'aise (ils n'ont plus à souffrir de la chaleur) ; le plumage des oiseaux et le poil des quadrupèdes sont renouvelés et brillants.

7. Yao ordonna aussi au troisième des Houo d'aller s'établir au nord, dans l'endroit qui fut appelé la Station ténébreuse, d'y régler après mûr examen les changements qu'amène l'hiver. Lorsque le jour atteint sa plus courte durée, et que les Pléiades (passent au méridien au coucher du soleil), c'est juste le milieu de l'hiver (le solstice d'hiver). Les hommes se retirent dans les appartements les plus chauds des maisons ; le plumage des oiseaux et le poil des quadrupèdes sont très moelleux.

8. L'empereur dit : "Eh bien ! vous, Hi et Houo, (écoutez). Le cercle de l'année est de trois cent soixante-six jours. Par l'intercalation d'un mois fixez les quatre saisons et complétez l'année. Dirigez avec soin tous les officiers (au moyen du calendrier), et tous les travaux de l'année seront prospères". »

Ce texte appelle quelques commentaires. Remarquons tout d'abord que – c'est une spécificité chinoise – solstices et équinoxes marquent le milieu des saisons, et non leur début. Ensuite, le texte souligne à chaque fois la corrélation entre l'état du ciel d'un côté, celui de la terre et de ses occupants de l'autre. C'est plus qu'une simple constatation d'ordre climatique, car le ciel accomplit un véritable rituel sur terre : « les occupations, rurales et politiques, afférentes aux diverses saisons sont des rites gouvernés par le firmament. »²⁵ Enfin, cette Règle de Yao semble très claire et explicite ; mais pouvons-nous pour autant la considérer comme une preuve irréfutable de l'érudition des Chinois de l'époque ? Ce n'est pas aussi évident qu'il y paraît, car il faut savoir que le *Shu jing* est largement postérieur aux faits qu'il expose, les chapitres traitant des plus anciennes périodes étant généralement considérés comme des apocryphes écrits au III^e siècle avant notre ère. Mais écrits à partir de quoi ? De textes plus anciens sans doute, mais dont nous n'avons aucune trace. On parle d'une compilation de textes antiques établie par l'incontournable Kong Fu Zi (Confucius). Celui-ci aurait sélectionné une centaine de documents – des notes prises par des scribes-secrétaires (*shi*), à l'occasion des paroles, décrets et autres discours prononcés par les rois, et relatifs au gouvernement du pays en ses divers aspects –, et les aurait assemblés en un premier recueil de base connu sous le simple nom de *Shu* (« écrits », « documents »). Mais finalement, les instructions données par Yao ne correspondent pas nécessairement au niveau de savoir de la fin du III^e millénaire. Toutefois, il est un argument qui plaide en faveur de la haute antiquité du *Yao dian* : l'argument astronomique. C'est ainsi qu'un célèbre astronome chinois du VIII^e siècle de notre ère a calculé que, « sous le règne de lao, à l'équinoxe du printemps, le Cœur de l'Hydre [*centre de la constellation Gniao évoquée dans le texte*], atteignait le méridien quand le soleil se couchait. Les astronomes européens démontrent que ce devait être 2250 ans avant J.-C. »²⁶ D'une manière générale, différents travaux astronomiques sur le *Yao dian*, dont ceux de Léopold de Saussure (1866-1925), en arrivent à cette conclusion, ici résumée par Pierre Puiseux²⁷, qu'« [...] un astronome, même étranger à l'exégèse des textes

25. Saussure, 1909-22.

26. *Chou King*, Part. I, Ch. I, Règle de lao, note.

27. ^{a)} Saussure, 1907 ; ^{b)} Puiseux, 1908.

chinois [...], ne manquera pas de retenir comme capitale la mention de quatre étoiles qui, observées au méridien, à la même heure solaire, au milieu des saisons, conduisent à quatre dates concordantes pour le règne de Yao ». Toutefois, selon d'autres calculs, ces instructions de Yao correspondraient à une époque beaucoup plus ancienne, à savoir le paléolithique supérieur, au début du XVII^e millénaire avant notre ère²⁸...

En résumé de ce survol de la vie de Yao, nous retiendrons deux éléments importants. D'abord, quoique généralement considéré comme mythique, ce personnage, qui vivait dans la vallée du fleuve Jaune, est parfaitement situé chronologiquement dans le *Zhushu jinian*, à savoir 2145 avant notre ère. Comme par hasard, lieu et date correspondent à la phase Taosi de la culture Longshan : province du Shanxi pour le lieu, entre -2400 et -1900 pour la date. Il est donc tout à fait possible qu'à l'instar d'autres personnages réputés « légendaires » de la Chine antique, Yao ait une réalité historique, et qu'il ait été le seigneur d'un petit territoire avant d'en devenir le roi. Les textes anciens précisent d'ailleurs que le nom de ce seigneur était celui du territoire qu'il administrait, à savoir « Tang »²⁹ (Yao est un nom posthume). On pense même avoir identifié la capitale du royaume, à l'emplacement de l'actuelle ville de Linfen. Située à seulement 20 kilomètres de Taosi, elle avait pour nom Pingyang au temps de Yao. Plus tard, elle fut la capitale de Xiang, cinquième roi de la dynastie Xia. On le voit bien, cette région occupe une place de première importance dans l'histoire de la Chine antique. Ensuite, on peut supposer (et moyennant les réserves faites plus haut) que Tang Yao et ses collaborateurs avaient de très bonnes connaissances en astronomie, et plus particulièrement pour ce qui concerne les déplacements du soleil ; des connaissances basées sur l'observation et donc, sur l'utilisation probable d'un observatoire.

Astronomie et astrologie

« Le spectacle du perpétuel changement des saisons semble avoir plongé les Chinois, dès les âges lointains, dans une stupéfaction dont ils ne sont pas encore complètement revenus. » Cette affirmation de Léopold de Saussure, distingué sinologue et astronome franco-suisse, résume assez bien deux caractéristiques de l'astronomie chinoise : comme nous le savons maintenant grâce à Yao, son origine semble bien remonter très loin dans le passé, et elle a toujours occupé une place centrale dans la vie des Chinois. De nombreux ouvrages évoquent la naissance de la science chinoise des astres en la plongeant dans une très vague mais confortable « nuit des temps ». Quant à la mythologie, elle est déjà un peu plus précise puisqu'elle attribue l'invention de l'astronomie à Fu Xi, premier des trois souverains mythiques connus sous le nom de « Trois Augustes », ainsi que nous l'apprend le *Shi ji* de l'historiographe Sima Qian (ca -145 à ca -87 ; *Se-ma Ts'ien* dans la bibliographie) :

« Autrefois, quand Fu Xi régna, il regarda vers le haut et observa les figures (*Xiang*) du Ciel, il regarda vers le bas et observa les choses (*Fa*) de la Terre ; il observa les manifestations du monde animal et les variations du monde végétal ; il s'inspira, tout près, de son propre corps et, plus loin, des réalités extérieures et, de tout cela, tira les huit trigrammes [*combinaisons par trois de traits pleins et de traits discontinus*]. »³⁰

28. Mahieu, 1984.

29. ^{a)} *Les mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, Annales principales, chapitre I - Les cinq empereurs, note 166.

^{b)} *Chou King*, Annales des premiers souverains, note.

30. Cité par Billeter, 2001.

Mais il est toutefois possible d'être plus rigoureux sur le plan historique, grâce à la découverte, en 2006, d'une pierre gravée sur le mont Baimiaozi (près de Chifeng, en Mongolie-Intérieure). Elle est creusée de cupules figurant les étoiles de la Grande Ourse (*beidou*, le « Boisseau du Nord »), telle qu'elle se présentait au VIII^e millénaire avant notre ère³¹. Par parenthèse, cette constellation occupe dans le ciel chinois une place prépondérante. Une légende raconte en effet que, de même qu'il existe un Boisseau du Nord habité par un dieu, il existe un Boisseau du Sud (*nandou*), lui aussi évidemment occupé par une divinité. La légende précise que les deux dieux ont pour habitude de jouer l'heure de la mort des hommes lors de leurs parties de *xiangqi* (échecs chinois). Quels que soient leurs jeux, les dieux sont bien partout pareils.



Figure 11. Les cupules gravées sur cette pierre, découverte sur le mont Baimiaozi en Mongolie-Intérieure, représentent la Grande Ourse au VIII^e millénaire avant notre ère. La pierre mesure 310 cm en longueur, les plus grandes cupules ont un diamètre de 6 cm et une profondeur de 5 cm. (Photo X)

À l'époque de Taosi, à cet instant particulier qui voit se former la civilisation chinoise, l'astronomie possède déjà des spécificités que l'on retrouvera bien plus tard, sous l'empire. D'une manière générale, elle n'a rien de théorique, au contraire, elle est avant tout axée sur les applications pratiques. On trouve certes chez les astronomes un souci de démarche scientifique, mais celle-ci se limite à l'observation des phénomènes, sans nul désir d'en rechercher les causes. Ces observations sont soigneusement consignées, constituant des archives inégalées du point de vue des périodes considérées.

Une première raison d'être de l'astronomie chinoise est de mesurer le temps et, dans la foulée, d'aborder d'autres questions connexes, comme le calcul prédictif des positions du Soleil, de la Lune et des planètes. Ces activités, regroupées sous le nom de *li fa* (« calcul » / « norme »), servent essentiellement à l'établissement d'un calendrier, nécessaire aux besoins agricoles. Car, soulignons-le, le Chinois est avant tout un agriculteur, et ce depuis la plus haute antiquité. Les textes classiques aiment à chanter les exploits des pionniers qui aménagèrent en terres de culture des enclaves au milieu des forêts, brousses et marécages habités par le tigre, la panthère et le léopard, l'éléphant et le rhinocéros. Voici deux exemples extraits du *Shi jing*³² (« Livre des odes », « Classique de la poésie » ; souvent transcrit *Che king*), qui est le plus ancien recueil de poèmes chinois, et qui comprend aussi bien des chants populaires que des hymnes de cour, ainsi que des considérations de nature politique :

« Autrefois les chardons couvraient ce champ ; ils ont été arrachés, ainsi que tous les arbustes épineux. Pourquoi les anciens ont-ils fait ce travail de défrichement ? Afin que je cultivasse le *chou* et le *tsi* [que l'on offre aux ancêtres]. »

« Cette montagne qui est au midi (et ses alentours) ont d'abord reçu les soins du grand lu [roi des Xia]. (Mes ancêtres) ont défriché les hauteurs et les vallées, et moi, leur arrière-petit-fils (leur descendant), je cultive ces champs. »

31. ^{a)} Anonyme, 2006 ; ^{b)} Auger, 2012 ; ^{c)} Lifeng Zhu, 2013.

32. *Les fleurs de la pensée chinoise – 1. Le Livre des Chants (shijing)*, Livre VI, 209 Chant V & 210 Chant VI.

Le deuxième volet de l'astronomie chinoise se nomme *tian wen* (« ciel » / e.a. « langage »), et « désigne [...] la variété d'astrologie qui s'occupe des conséquences politiques des phénomènes célestes »³³. Dans ce cas, l'observation des astres a une fonction politico-religieuse. Ce qui compte, c'est de lire dans le ciel ce qui va arriver sur terre. Les astronomes sont donc aussi des astrologues, et plutôt que d'astronomie, il faudrait parler d'uranologie³⁴ (ou d'uranographie). Cette « science du ciel » a pour objet l'étude de l'harmonisation des résonances universelles entre les activités d'en haut (mouvements des étoiles, phases de la Lune, parcours du Soleil...) et les événements d'en bas, à commencer par les saisons qui imposent leur rythme et leurs contraintes aux hommes. Comme le résume Yaël Nazé³⁵, « [...] quel que soit le monarque en place, seuls les astronomes pouvaient élaborer le calendrier – donc l'organisation des tâches dans la Chine entière –, orienter convenablement les espaces sacrés, légitimer la dynastie en place et prévoir les événements futurs (grâce aux “signes” célestes). Toutes ces tâches étaient nécessaires à l'exercice du pouvoir. L'implication dans les affaires gouvernementales – et la permanence face à la valse des dynasties régnantes – faisaient sans conteste à l'Astronomie une place de choix ! » Effectivement, dès les temps les plus anciens qui nous occupent, l'établissement du calendrier semble avoir été la toute première tâche du souverain nouvellement désigné. C'est ainsi qu'à peine installé sur le trône, Shun, le successeur de Yao, s'empresse d'examiner « la sphère ornée de perles [*une sorte de sphère armillaire*] [...], pour régler les mouvements des sept Gouverneurs [*soit le Soleil, la Lune et les planètes Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne*] »³⁶.

Les astronomes-astrologues ont donc en Chine un rôle important. Sont-ils pour autant eux-mêmes des gens importants et considérés ? On pourrait le penser, et ce fut peut-être le cas sous les premières dynasties Xia, Shang et Zhou, d'autant que le *primus inter pares* de la corporation n'était autre que le roi. Toutefois, si l'on en croit Sima Qian, historiographe et *tai shi gong* (« duc Grand astrologue ») sous les Han, la fonction aurait, à son époque, perdu de son prestige. Voici en effet ce qu'il écrit à son ami Ren An :

« Un secrétaire-archiviste, un astronome chargé du calendrier (tels que mon père et moi), ce sont là des gens rangés près des devins et des prieurs, et dont le souverain se joue et manœuvre, les entretenant au même titre que les comédiens et les bouffons, un métier méprisé dans le monde. »³⁷

Peut-être ce propos désabusé n'est-il pas tout à fait conforme à la réalité, mais est-il plutôt le reflet de l'état d'esprit de Sima Qian, condamné à la castration pour avoir prétendument pris le parti d'un adversaire de son souverain. Cela dit, si l'on en croit les « Annales de la dynastie Hia (Xia) » du *Shu jing*³⁸, la profession n'aurait pas été sans risque :

« Hi et Houo sont déréglés dans leur conduite, se plongent dans le vin et se dégradent. Ils ont abandonné leur emploi et quitté leur poste. Par un désordre jusque-là sans exemple, ils ont bouleversé les lois de l'astronomie et négligé entièrement les devoirs de leur charge. Le premier jour du troisième mois de l'automne, les deux grands astres (le soleil et la lune se rencontrant) dans la constellation du Scorpion, n'ont pas été d'accord (le soleil a été éclipsé). Les musiciens ont battu le tambour ;

33. Martzloff, 2003.

34. ^{a)} Mahieu, 1984 ; ^{b)} Schlegel, 1875.

35. Nazé, 2009a.

36. *Chou King*, Part. I, Ch. II, Règle de Chouenn.

37. Traduction Dzo Ching-Chuan, 1999.

38. *Chou king*, Part. II, Ch. IV, Expédition du prince de In.

les officiers inférieurs et les employés tirés du sein du peuple ont couru avec empressement (au secours du soleil). Hi et Houo, inertes dans leur office comme le représentant d'un mort à une cérémonie, ont paru ne rien entendre, ne rien savoir. Ils se sont trompés grossièrement sur les phénomènes célestes, et ont mérité la peine de mort décrétée par les anciens souverains. Dans les lois du gouvernement il est dit : "Celui qui devancera le temps, sera mis à mort sans rémission ; celui qui n'arrivera pas à temps, sera mis à mort sans rémission". »

À la rencontre du soleil

Tout comme d'autres civilisations, les Chinois de l'antiquité avaient un rapport privilégié avec certains habitants du ciel, à commencer par le soleil. Compte tenu de son importance à Taosi, nous allons détailler quelque peu la place que tenait l'astre du jour dans la vie des anciens Chinois.

Notons tout d'abord que le soleil avait un rôle prépondérant en uranologie, notamment lors des éclipses solaires. Celles-ci étaient soigneusement consignées dans des éphémérides, lesquelles constituent un record mondial en termes de durée puisqu'elles couvrent très exactement une période de 4 053 ans³⁹. Ces éclipses solaires étaient des événements considérables, qui donnaient lieu à des rituels bien précis. Ainsi, à l'époque impériale, dès l'annonce du phénomène par les astrologues de service (qui n'avaient pas intérêt à se tromper !), le tribunal des rites faisait placarder des affiches mentionnant la date et l'heure de l'éclipse. Et lorsque le phénomène débutait, les mandarins, réunis pour la circonstance, se prosternaient, priant le dragon censé avaler le soleil de bien vouloir laisser l'astre du jour tranquille. Le peuple quant à lui était chargé d'effrayer le dragon, en frappant, qui du tambour, qui sur des timbales et autres récipients en métal. En fait, tout était bon pour faire un maximum de chahut, et le vacarme devait effectivement être aussi considérable qu'efficace, puisque le dragon finissait toujours par prendre ses pattes à son cou.

Cette importance du soleil est attestée dès les temps archaïques : de nombreuses peintures rupestres de facture préhistorique représentent le soleil en tant que divinité-force. (Nous utiliserons les termes de « force » ou d'« énergie », plutôt que d'« esprit », dénomination certes consacrée par l'usage populaire, mais source de confusion chez nos contemporains, qui mêlent joyeusement, dans leur « esprit », des notions aussi différentes qu'« esprit-pensée », « esprit-conscience », « esprit-entité », etc. ; toutes approximations de langage qui aboutissent inévitablement à une incompréhension réelle des mythes.) Parmi ces représentations solaires, voici par exemple cette peinture (figure 12), découverte sur une falaise située près du village de Yongdehai (province du Yunnan)⁴⁰. On y voit, face au soleil, ce que nous identifions comme un chaman bras étendus, tenant une arme courte et un arc. À notre connaissance, cette peinture n'a pas été datée. L'art pariétal chinois couvre une très longue période : les plus anciennes remontent au VIII^e millénaire, les plus récentes sont datées des premiers siècles de notre ère. La fresque de Yongdehai correspondrait selon nous à la période chamannique, et serait dès lors sans doute néolithique.

39. Auger, 2012.

40. Li Fushun, 1991.

Pour notre part, nous pensons que cette fresque représente une scène d'invocation, et non d'adoration car, s'il s'agit bien d'un chaman, ce dernier, contrairement au prêtre et au sorcier, n'est pas soumis aux forces avec lesquelles il est en contact : dans une certaine mesure, il les domine. Nous trouvons d'ailleurs une confirmation de cette domination dans un célèbre récit mythologique, rapporté dans le *Shan hai jing* (« Livre des monts et des mers »)⁴¹. L'action se passe au temps du roi Yao. À cette époque, il existait non pas un, mais dix soleils, qui étaient fils de l'Empereur Céleste Jun et de sa femme Xi He. Les dix frères habitaient un arbre gigantesque : c'était l'arbre *fu sang* (« mûrier porteur »), qui était situé au milieu d'une étendue d'eau ; un lac ou un océan, la question fait débat. Chaque matin, à l'appel de l'Empereur Céleste, un des soleils quittait la branche sur laquelle il était perché pour s'en aller éclairer et réchauffer la terre. C'était une tâche qui plaisait beaucoup aux dix soleils, car elle leur permettait de découvrir le monde et ses merveilles. Mais hélas, ils étaient dix et ne pouvaient dès lors aller se promener qu'une fois tous les dix jours ; c'était peu, bien trop peu pour ces fougueux jeunes gens. Aussi décidèrent-ils de transgresser la règle et de voyager tous en même temps. Le résultat ne se fit pas attendre : sous l'effet de la chaleur intense, la terre se crevassa, les cours d'eau s'asséchèrent et ceux d'entre les vivants qui le pouvaient coururent se réfugier à l'abri des rayons meurtriers.

Après avoir vainement supplié les soleils de se retirer, Yao convoqua Nü Chou, une célèbre femme chaman afin de les combattre. Mais, quoique possédant de grands pouvoirs, celle-ci fut finalement tuée par la chaleur. En désespoir de cause, Yao implora alors l'Empereur Céleste (lequel, tout à ses occupations, ne s'était apparemment aperçu de rien) afin qu'il intervienne. Très courroucé, le souverain céleste ne fit ni une ni deux : il convoqua Yi (aussi appelé Hu Yi), un archer célèbre pour ses nombreux exploits. L'Empereur Céleste confia à Yi un arc vermillon et des flèches blanches, et lui donna pour mission de mettre fin à la sarabande infernale des soleils ; une tâche dont Yi s'acquitta à la perfection : l'un après l'autre, neuf des dix soleils furent abattus. En tombant à terre, chacun d'eux se transformait en une boule de feu dans laquelle se trouvait un oiseau d'or qui devenait noir, calciné lors de la chute. C'est là, dit-on, l'origine des corbeaux et, depuis lors, le corbeau est considéré comme un oiseau solaire. Tout à son travail et sans doute un peu fatigué, Yi faillit d'ailleurs provoquer l'extinction de la vie sur terre en abattant le dixième et dernier soleil. Heureusement pour nous, Yao retint le bras de l'archer à l'ultime seconde. Dans tous les sens du terme, l'humanité avait eu chaud !... Dans une autre version, c'est Yao lui-même qui abattit les neuf soleils, à la suite de quoi il régénéra la terre brûlée grâce aux propriétés magiques d'un arbre sacré. Suite à cet exploit, le roi fut considéré comme un dompteur de soleils.

Au fil des siècles, les astronomes chinois continuèrent à s'intéresser de très près au soleil. C'est ainsi qu'ils furent les premiers à identifier les taches solaires, au IV^e siècle avant notre ère⁴². Cet exploit est d'autant plus remarquable qu'à la difficulté d'observer l'astre solaire en l'absence de tout moyen optique correcteur, s'ajoutait celle de reconnaître qu'il s'agissait bien d'un phénomène affectant la surface de l'astre, et non d'objets extérieurs comme on l'a cru longtemps en Occident.

41. Le *Shan hai jing* est un recueil de données géographiques portant sur les montagnes les plus célèbres, les mers, les terres, les déserts et les grandes rivières. Sa rédaction est traditionnellement attribuée à Yu le Grand, fondateur de la dynastie des Xia mais, en réalité, ce *Livre des monts et des mers* date, pour sa partie la plus ancienne, de la période des Royaumes combattants (-475 à -221).

42. Temple, 2007.

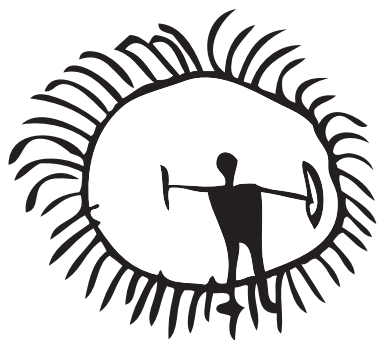


Figure 12. Peinture rupestre sur une falaise près de Yongdehai, dans la province du Yunnan, figurant un chaman accomplissant un rituel face au soleil. (D'après Li Fushun)



Figure 13. Détail d'une peinture sur soie découverte dans une tombe du site de Mawangdui (II^e siècle avant notre ère, dynastie Han). À droite, un corbeau, oiseau solaire, sur fond de soleil, fait directement référence à la légende des dix soleils de Yao. (bohua)

Pour terminer, nous dirons encore quelques mots d'une des particularités de l'astronomie chinoise en rapport avec le soleil ; et plus précisément, à l'année solaire. En Chine, elle a été fixée une bonne fois pour toutes à exactement 365,25 jours, durée qui correspond au parcours du soleil entre deux passages consécutifs au solstice. Détail intéressant : cette valeur, considérée comme immuable, a été prise comme étalon de mesure de la circonférence. Il s'ensuit qu'un degré de la circonférence correspondait à un jour. En fait, « cette idée [...] est particulière aux Chinois de l'antiquité et ne se retrouve chez aucune autre société humaine. [...] »⁴³ L'usage perdura très longtemps, et ne fut abandonné qu'au XVII^e siècle, avec l'arrivée des jésuites-astronomes.

L'observatoire : mode d'emploi

Revenons au site de Taosi. C'est durant la campagne de fouilles 2003-2005 que les archéologues mirent au jour et étudièrent une étrange structure, qui a été datée du Taosi moyen (-2100 à -2000). Elle jouxte le côté méridional de l'enceinte, c'est-à-dire la partie de la cité réservée à l'élite et aux bâtiments officiels. Ce complexe, fait majoritairement de petites briques d'argile compactée et constitué d'un chemin entourant une plate-forme, affecte une forme semi-circulaire, et est orienté au sud-est. Les diamètres sont approximativement de 60 m pour l'ensemble et de 40 m pour la plate-forme. La surface totale du complexe est de 1740 m², et celle de la plate-forme, de 1000 m² environ⁴⁴. On a suggéré que l'ensemble avait pu être protégé, au moins partiellement, par un toit, mais aucun élément n'est venu confirmer ou infirmer cette hypothèse.

43. Auger, 2012.

44. He Nu, 2014.

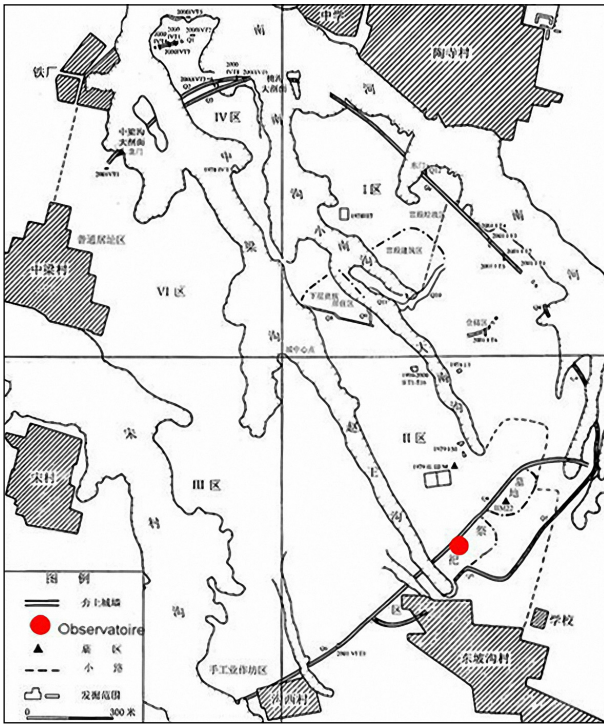


Figure 14. Localisation de l'observatoire (point rouge) sur le site de Taosi. (D'après He Nu & Shanxi Xiangfen)

Sur la plate-forme, l'équipe de fouilles a identifié trois terrasses. La première, en forme de croissant et faite d'un sol non remanié, est orientée précisément vers l'est. La deuxième affecte une forme semi-annulaire, et ses deux extrémités sont reliées à la muraille de la cité. La troisième terrasse, que nous appellerons la « terrasse d'observation », constitue l'élément le plus important du complexe. Le « cœur » de cette terrasse, fait d'une portion de sol non remanié, est bordé d'un mur de contrefort en terre damée. Une structure en arc de cercle, située entre cœur et mur, complète l'ensemble (figure 15). Elle est orientée est / sud-est, et est creusée de 10 fentes, profondes de 3 à 18 cm. La largeur de la plupart de ces fentes est de 15 à 20 cm, quelques-unes atteignant 30 à 50 cm. Ces fentes accueillent à l'origine des piliers de 3 à 4 m de haut, dont la nature exacte n'a pu être définie. (On trouve, dans la littérature, des matériaux aussi di-

vers que la terre damée, la pierre, ou le bois.) En outre, sur la deuxième terrasse, un espace a été creusé entre deux piliers en terre damée. L'ensemble ainsi formé était donc constitué de piliers, séparés par des espaces E, au nombre de 12 (E1 à E12 sur la figure 15).

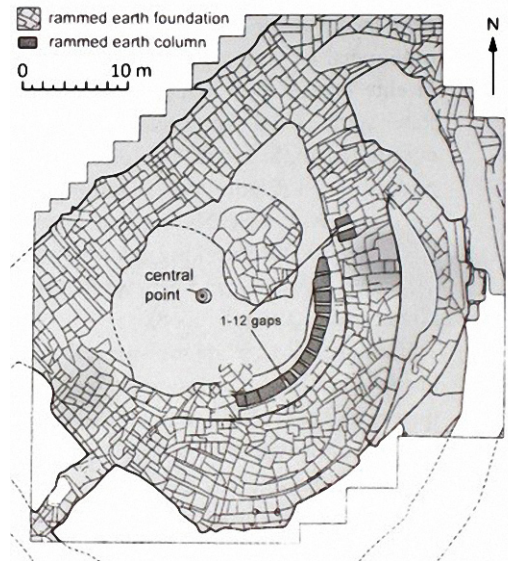


Figure 15. À gauche, vue aérienne de l'observatoire solaire. À droite, le plan correspondant avec, au centre, la « terrasse d'observation » et son « central point ». À droite de la terrasse d'observation, la « première terrasse » en forme de croissant. (D'après Xu Fengxian & He Nu)

La plus grande partie de la structure « piliers-espaces » est orientée sur la crête montagneuse de Chongshan, située à quelque 10 km, direction est / sud-est. L'arc de cercle compris entre les espaces E2 à E12 (figure 16) correspond à l'arc défini par les levers solaires entre les solstices, respectivement d'hiver et d'été. La conclusion s'impose d'elle-même : il s'agit là d'un dispositif destiné à l'observation des levers solaires tout au long de l'année, en vue d'établir un calendrier tout aussi solaire. Quant à l'espace E1, situé à plusieurs degrés au sud du lever solaire au solstice d'hiver, et donc tout à fait inutile en tant que marqueur solaire, il pourrait avoir servi à l'observation de la lune, marquant la limite extrême de déplacement du satellite.

Au cours de la saison 2004-2005, l'équipe de fouilles a procédé à des essais de reconstitution du dispositif originel, tel qu'il permettait d'observer les solstices en 2100 avant notre ère, et ce à l'aide d'un canevas métallique. Les premières mesures avaient été faites en plaçant l'observateur debout, au centre géométrique de la structure. Les mesures ultérieures ont toutefois permis de préciser le point d'observation, à savoir une petite plate-forme de seulement 25 cm de diamètre, située à 4 cm du centre géométrique⁴⁵. Cette plate-forme est au centre d'un système de deux anneaux concentriques, de respectivement 86 et 42 cm de diamètre, le tout étant placé dans une fosse ronde, de faible profondeur, de 145 cm de diamètre (« *central point* » sur le plan de la figure 15). Nous noterons encore que la distance entre le centre d'observation et le bord externe de l'arc de cercle des piliers est de 12,20 m⁴⁶.

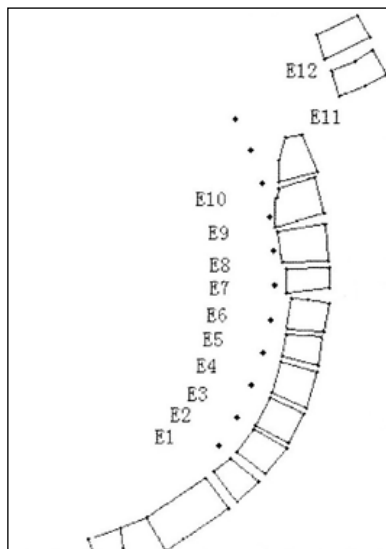


Figure 16. Plan de la structure « piliers-espaces ». (D'après Wu et al.)

Tant les dimensions réduites de ce point d'observation que l'exactitude de sa localisation montrent que l'observatoire de Taosi constituait un appareil de mesure d'une grande précision. Cela dit, le dispositif n'est pas exempt de défauts. C'est ainsi qu'une double anomalie a été constatée à propos des espaces E11 et E12 : leurs dimensions diffèrent sensiblement des autres intervalles, et ils sont décalés par rapport à la courbe générale. La structure elle-même n'épouse qu'approximativement un arc de cercle. Il s'ensuit que les espaces E1, E6 et E9 sont décalés par rapport aux points qu'ils sont censés viser, ainsi qu'on le constate sur la figure 16⁴⁷. Ces approximations sont-elles dues à un manque d'expertise, à une trop grande précipitation ? Sont-elles la conséquence d'une interruption du chantier à un certain moment ? La question reste en suspens.

Mais en dépit de ces quelques défauts, l'observatoire de Taosi était tout à fait en état de fonctionner. Comme nous l'avons dit, les espaces E2 et E12 correspondaient respectivement aux solstices d'hiver et d'été. Vers -2100, époque d'utilisation supposée de l'observatoire, l'exactitude de la visée aux solstices était de l'ordre de quelques minutes d'arc. Quant aux espaces E3 à E11, ils marquaient évidemment des moments intermédiaires entre deux solstices. Par exemple, E7 est associé aux équinoxes : il correspond aux levers solaires trois jours après l'équinoxe d'automne (soit le 25 septembre) et trois jours avant

45. Pankenier *et al.*, 2008.

46. He Nu, 2014.

47. Wu *et al.*, 2007.

l'équinoxe de printemps – appelé aussi équinoxe vernal – (soit le 18 mars). Cela dit, si l'intérêt des Chinois du III^e millénaire pour ces moments privilégiés que sont les solstices ne fait aucun doute pour personne, qu'en est-il des équinoxes ? Le *Shu jing* en fait mention dans ce passage, que nous connaissons déjà :

« lao chargea particulièrement le second des Hi d'aller s'établir à lu i, dans l'endroit qui fut appelé la Vallée éclairée, d'y recevoir avec respect le soleil levant, et de fixer convenablement l'ordre des travaux du printemps. Lorsque le jour atteint sa durée moyenne, et que la constellation Gniao (passe au méridien du coucher du soleil), c'est juste le milieu (l'équinoxe) du printemps. Alors les hommes (sortent de leur maison et) se dispersent (pour vaquer aux travaux des champs) ; les animaux s'accouplent pour se reproduire. »

Certes, cet extrait témoigne très clairement de l'intérêt de Yao pour les équinoxes dans le cadre de l'établissement d'un calendrier agricole. Toutefois, il n'est pas pour autant la preuve absolue que les Chinois se préoccupaient déjà des équinoxes en -2100 puisque, nous l'avons signalé, la rédaction du *Shu jing* date du III^e siècle avant notre ère. Sur cette question, comme pour tout ce qui concerne la valeur historique du *Shu jing*, plane donc comme l'ombre d'un doute...



Figure 17. Reconstitution en briques des piliers de la terrasse d'observation. (Photo X)

Taosi, espace sacré

En tant que discipline uranologique, l'observation des astres avait, dans la Chine antique, une fonction politico-religieuse. À Taosi, cela signifie que les activités sur le site ne se limitaient pas aux seuls travaux astronomiques, mais qu'elles s'accompagnaient de cérémonies religieuses. Le complexe de Taosi était donc un lieu sacré. (Nous éviterons de le qualifier de « temple », terme que l'on trouve dans la littérature, mais qui nous semble ne pas convenir vraiment dans le cadre d'activités chamaniques.) Il était d'ailleurs d'autant plus sacré que son fonctionnement était lié aux monts Chong tout proches. Lorsqu'on connaît l'importance religieuse des monts et montagnes, considérés par les Chinois comme des piliers du ciel, on peut avancer avec quelque raison que les monts Chong ne servaient pas seulement de repère astronomique : ils avaient eux aussi une fonction religieuse. La question est de déterminer la nature des rituels accomplis, et à quels endroits précisément. Voyons d'abord la deuxième question : où ? L'hypothèse généralement acceptée est que ces cérémonies se déroulaient sur la première terrasse, celle en forme de croissant. En effet, elle est la seule à n'avoir aucune fonction liée à l'observation, et il est donc raisonnable de supposer que cet espace était réservé « à autre chose », autrement dit aux activités rituelles. Sa position en avant de l'observatoire et son orientation plein est, face au soleil levant, plaident en ce sens.

Pour ce qui est du genre de cérémonies pratiquées, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses, sur la base de ce que l'on connaît de la spiritualité de l'époque. Au néolithique, la religion était très certainement de type chamanique, nous l'avons signalé à

maintes reprises. Comme le souligne Rémi Mathieu : « Dans la mesure où la Chine antique a connu un type de pratiques religieuses dont les traits principaux sont ceux que la communauté scientifique s'accorde à reconnaître comme spécifiques du chamanisme, il paraît à tout le moins légitime de qualifier de chamaniques les rites, les "prêtres" et certains mythes de cette époque. »⁴⁸ Soit dit en passant, le chamanisme chinois se prolongera jusque fort tard dans l'histoire du pays, évoluant peu à peu, s'enrichissant de divers courants tels l'école du *Dao* (*dao jia*) de Lao Zi et de Zhuang Zi, l'école du *yin-yang* et celle des cinq agents (*wu xing*), pour aboutir, sous les Han postérieurs (25 à 220 de notre ère), à ce que nous connaissons aujourd'hui comme le taoïsme religieux (*dao jiao*).

À vrai dire, on en sait très peu sur les pratiques chamaniques chinoises au néolithique, mais il y a tout lieu de supposer qu'elles se rapprochent de celles de Sibérie, souvent étudiées, et entre autres par Mircea Eliade. Par ailleurs, on trouve des témoignages du recours à la danse, à la transe et à l'identification à des animaux tels l'ours, ainsi que de l'utilisation du tambour, dans des légendes mettant en scène les grands héros des premiers temps, à commencer par Yu le Grand, fondateur de la



dynastie des Xia et connu notamment pour avoir exécuté une danse chamanique appelée « le pas de Yu ». Marcel Granet écrit à ce sujet que « Yu le Grand sautillait et dansait son pas en traînant une jambe : il était hémiplégique »⁴⁹. Bien entendu, cette hémiplegie doit être prise avant tout au sens symbolique. Comme le précise encore Granet : « Le Pas de Yu n'est que la moitié d'une danse sexuelle. Le dévouement de Yu [dans sa lutte contre les inondations qui ravageaient périodiquement le pays] n'est que la moitié d'un dévouement. Le dévouement complet eût été celui d'un ménage [...] ». Autre figure mythique célèbre et grand ancêtre des Chinois, Huang Di (l'Empereur Jaune) fut aussi un chaman redoutable. Encore jeune homme, il dompta un ours lors de son initiation. Cet exploit lui valut le nom de You Xiong, le « Prince des ours ». (S'il vivait aujourd'hui, il serait probablement appelé « Prince des pandas »...) Le choix de cet animal n'est évidemment pas anodin. Symbole masculin – tout au moins en Chine –, l'ours est considéré par de nombreux peuples comme leur ancêtre. Associé aux pratiques chamaniques, il est l'objet d'un culte très ancien qui remonte au paléolithique moyen, ainsi qu'en témoigne la sépulture donnée à cet animal dans la grotte du Regourdou (ca -70 000, Dordogne, France)⁵⁰.

Figure 18. Da Yu (Yu le Grand), premier roi des Xia, était aussi un chaman, connu pour son exécution d'une danse particulière appelée « pas de Yu ». (Domaine public)

Si la plupart des chamans présents dans la mythologie sont des hommes, nous avons déjà rencontré une représentante féminine de la corporation : il s'agit de Nü Chou, à qui Yao fit appel pour combattre les dix soleils fous. Car les femmes avaient accès à la profession, et l'on rencontrait donc aussi bien des chamans-hommes appelés *xi* que des

48. Mathieu, 1987.

49. Granet, 1994.

50. Gossart, 2013.

chamans-femmes, désignées sous le nom de *wu*. Cela étant, la distinction entre *xi* et *wu* n'est pas toujours nette et certains textes désignent hommes et femmes par le seul vocable de *wu*⁵¹.

Mais il n'y a pas que les légendes. Il existe quelques rares preuves plus directes relatives aux activités des chamans du néolithique, et nous en connaissons déjà une : c'est la gravure rupestre de Yongdehai, figurant un chaman accomplissant, face au soleil, un rituel que nous pouvons supposer incantatoire (figure 12 ci-avant). Compte tenu de la nature solaire du complexe de Taosi, on peut avancer sans trop de risques que *xi* et *wu* y pratiquaient ce genre de rituel. Une autre source de connaissance des activités des chamans chinois peut être trouvée chez certaines ethnies minoritaires contemporaines fort attachées aux traditions, telles les Miao et les Yao. Chez eux, le chaman intervient pour guérir des maladies, évidemment provoquées par des « esprits » malveillants. Pour ce faire, il procède à des rituels comprenant des chants, des danses et des transes, ainsi que des sacrifices d'animaux, dont les âmes lui serviront de monture dans l'au-delà⁵². Et puis bien sûr, lorsqu'on parle de chamanisme en relation avec le soleil, on ne peut que penser à la célèbre danse du soleil des Amérindiens des plaines. Orchestrée par le chaman, elle se déroulait au solstice d'été autour d'un mât, auquel les danseurs étaient reliés par une lanière terminée par une broche fixée dans leur peau. Il n'y a évidemment aucune raison de supposer qu'une danse du soleil toute pareille ait pu avoir lieu à Taosi. Si nous la mentionnons ici, c'est parce qu'elle comporte un élément important dans ce genre de cérémonie : la souffrance physique, élément essentiel d'un processus de renaissance initiatique de type chamanique ; laquelle souffrance faisait fort probablement partie des rituels solaires organisés à Taosi.

Connaissant le caractère sacré du complexe et les grandes lignes de son fonctionnement, nous pouvons maintenant répondre à deux questions restées jusqu'ici en suspens. D'abord, pourquoi les parties utiles du site – la « terrasse d'observation » et la « première terrasse » – sont-elles en terre non remaniée ? Nous pensons que cette particularité a été voulue afin de ne pas altérer les spécificités géobiologiques du lieu. Car, comme pour tout lieu sacré qui se respecte, le complexe de Taosi devait répondre à certaines exigences d'emplacement liées à la géobiologie ou, plus précisément dans le contexte chinois, aux impératifs du *feng shui* (« vent et eau »), l'art millénaire d'harmonisation des énergies du lieu. Ensuite, pourquoi les piliers ont-ils disparu ? L'explication qui nous paraît la plus plausible est que, lors de l'abandon du site, il parut indispensable aux autorités locales de le rendre inopérant, en faisant disparaître un de ses éléments essentiels, à savoir la structure « piliers-espaces ».

Des sacrifices à Taosi ?

Les activités religieuses se limitaient-elles à ces occupations, ou peut-on imaginer des cérémonies plus barbares (encore plus barbares penseront certains) ? L'image du sorcier préhistorique immolant sa victime – de préférence une jeune vierge, belle, innocente et de bonne famille –, face au soleil levant, fait partie de l'imaginaire collectif. Il nous paraît donc utile de tenter une réponse à cette question : pratiquait-on à Taosi des sacrifices humains ? Et d'abord, qu'est-ce qu'un sacrifice ? À vrai dire, le XX^e siècle a vu s'élaborer quantité de théories sur sa nature. (Bien entendu, nous parlons du sacrifice effectué

51. Mathieu, 1987.

52. Moréchand, 1998.

dans un cadre rituel, qui diffère des multiples « sacrifices », petits et grands, que la vie courante nous impose.) Précisons-le d'entrée de jeu : ce n'est pas ici que nous épuiserons ce sujet fort complexe et nous devrons par la force des choses nous cantonner à quelques généralités.

Globalement, on peut distinguer deux grandes familles d'hypothèses. Dans la première, on considère qu'il s'agit avant tout d'un acte religieux, une tentative de communication entre l'ici-bas et l'au-delà. La deuxième famille réduit le sacrifice à sa composante sociologique : c'est « un moyen de détourner la violence inhérente à tout groupe, de lui trouver un exutoire qui en sera le bouc émissaire, et de protéger ainsi le clan de cette pulsion qui lui est consubstantielle »⁵³. À chacun bien sûr de faire son choix dans ce grand marché des théories mais, pour notre part – tout en reconnaissant la dimension sociologique du sacrifice et, d'une manière générale, de tout rituel –, nous ne partageons pas cette vision plutôt réductrice, qui laisse de côté la nature même d'*Homo religiosus* (ne l'oublions pas, « sacré » et « sacrifice » ont la même étymologie). S'il nous fallait choisir entre les deux familles, nous choisirions de ne pas choisir, considérant que, d'une part, le rituel peut combiner les deux aspects, religieux et sociologique et que, d'autre part, le religieux peut exister sans le sociologique, mais non l'inverse. Un bel exemple (si l'on peut dire) de la double fonction du sacrifice a pu être trouvé dans les tourbières d'Irlande. On y a mis au jour des restes momifiés portant des traces de torture, datés du IV^e siècle avant notre ère⁵⁴. Les analyses du corps de cet homme, baptisé Old Croghan Man (Croghan est le nom de la colline où il était enfoui), ont révélé qu'il s'agissait d'un personnage de haut rang, et l'on suppose qu'il s'agissait d'un roi, sacrifié en réaction à quelque calamité naturelle, lors d'un *overkill*. (Cette expression, rendue en français par « meurtre total », désigne un meurtre rituel opéré avec une violence disproportionnée.) Le sacrifice pourrait ici avoir deux objectifs bien distincts : d'une part, faire une offrande apaisante aux divinités responsables des troubles et, d'autre part, éliminer un chef incapable d'assurer le bien-être de ses sujets. C'est ce que l'on appelle faire coup double...

En fin de compte, pour faire simple et pour aller à l'essentiel, nous partirons de cette définition très générale – trop générale diront certains –, selon laquelle « le sacrifice se définit comme une mise à mort rituelle d'êtres vivants en contexte religieux »⁵⁵. Et pour cadrer encore davantage notre propos, nous préciserons que l'acte sacrificiel humain nécessite quatre acteurs : le sacrificateur, le sacrifié et le destinataire du sacrifice, généralement dieu ou déesse, en tout cas être supérieur aux deux premiers, sans oublier celui que l'on appelle de nos jours « le douzième homme » sur les terrains de football, à savoir le public. (Et nous arrêterons là notre comparaison entre sacrifices sanglants et matchs de foot.)

Certains chercheurs ont cru pouvoir faire remonter les origines du sacrifice humain au paléolithique en invoquant des traces de cannibalisme dès le paléolithique moyen, notamment à Isturitz et à Tautavel (France). Toutefois, rien ne permet de les assimiler à un quelconque sacrifice⁵⁶. À notre connaissance, la trace la plus ancienne de sacrifice humain avéré a été trouvée à Çayönü⁵⁷ : « une dalle gravée d'une tête humaine porte des traces de sang, suffisamment abondantes pour que l'on en déduise qu'elle fut le théâtre

53. Lenoir, 2008.

54. Raymond, 2006.

55. Albert & Midant-Reynes, 2005-2012.

56. Mohen, 1999.

57. Le site anatolien de Çayönü couvre une période allant du néolithique précéramique (PPNB, Pre-Pottery Neolithic B), vers -7200, au néolithique céramique, vers -6600. On y a retrouvé les plus anciennes traces de domestication du porc.

de rituels sanglants. »⁵⁸ En fait, de ce que l'on sait aujourd'hui par les études de terrain, les sacrifices humains apparaissent assez tardivement, à une époque caractérisée à la fois par la présence des dieux, acteurs indispensables du rituel, et par le développement de l'agriculture. À cette dernière en effet étaient associées un certain nombre de cérémonies, parmi lesquelles des sacrifices humains dont on retrouve le souvenir, sous une forme heureusement édulcorée, dans divers folklores contemporains. Citons à ce propos Mircea Eliade :

« Dans beaucoup [de] régions d'Europe, on menace de mort en plaisantant l'étranger qui s'approche du champ qu'on moissonne ou de l'aire où est battu le blé [...]. Ailleurs, on lui mord le bout des doigts, on lui approche la faucille du cou [...] Et dans le district de Stettin [la ville polonaise de Szczecin] [les moissonneurs s'expriment ainsi] : "Nous frapperons le visiteur, – Avec nos épées nues, – dont nous ton-dons champs et prairies". »⁵⁹

Comme l'explique encore Eliade, le sens de ces sacrifices humains doit être cherché dans la très ancienne théorie de régénération périodique des forces sacrées, « répétition rituelle de la Création ». Dans de nombreux mythes cosmogoniques en effet, les éléments du monde naissent du corps d'un géant primordial, après sa mort. C'est le cas par exemple dans le mythe chinois de Pan Gu. On y apprend qu'à l'origine, le Chaos se présentait sous la forme d'un œuf. De cet œuf naquit un humain demi-dieu, le nain Pan Gu (littéralement : « l'Ancien, *gu*, lové, *pan* », expression qui nous ramène évidemment à l'Œuf primordial), encore honoré aujourd'hui, entre autres à Guilin (Guangxi) où il a son propre temple. Il est souvent représenté armé d'une hache et d'un ciseau, sculptant le monde au-dessus de lui. Dans une version courante du mythe, Pan Gu grandit tant et tant qu'il finit par séparer le ciel et la terre. À sa mort, son corps donna naissance aux éléments du monde : les mers et les terres, la lune et le soleil, le vent et le tonnerre. C'est de lui aussi que sortirent les montagnes (*shan*) sacrées ; ainsi sa tête devint-elle le célèbre mont Tai (Taishan, aussi appelé pic de l'Est) et ses pieds, le non moins célèbre mont Hua (Huashan, aussi appelé pic de l'Ouest). Quant aux êtres humains, ils naquirent, non du corps de Pan Gu, mais... de ses puces. Le sacrifice humain serait donc, dans ce cadre de renouveau des forces créatrices, la ritualisation de la mort de l'être primordial.

Dans les grandes civilisations antiques et classiques (y compris celles d'Amériques), et contrairement à ce que présente souvent l'imagerie populaire, le sacrifice humain resta une pratique relativement marginale (un « relativement » bien entendu tout relatif), à l'exception notable des cultures mésoaméricaines tardives, Toltèques et Aztèques essentiellement, qui recoururent plus qu'abondamment à cet usage sanglant, au point de devoir organiser des guerres ritualisées (les « guerres fleuries ») aux seules fins d'approvisionner les temples en chair à sacrifice. Chez les Incas, on pratiquait des cérémonies appelées *capacocha*. Il s'agissait de sacrifices d'enfants spécialement sélectionnés, afin d'apaiser les dieux et d'éviter ainsi les catastrophes naturelles, telles éruptions volcaniques, tremblements de terre et, bien sûr, disparition du soleil. Quoique la réalité de ces *capacocha* soit généralement acceptée, certains spécialistes estiment que leur nombre a été exagéré à dessein par les missionnaires espagnols.

En Égypte, on a certes des preuves de sacrifices humains pour toutes les époques, mais on ne peut pas dire pour autant que ce type d'activité ait été monnaie courante. Pour

58. Lenoir, 2008.

59. Eliade, 1964.

l'essentiel, la pratique se limita au prédynastique – culture de Nagada –, et à la première dynastie (fin du quatrième, début du troisième millénaire avant notre ère), ainsi qu'en témoignent, d'une part, les fouilles de la nécropole prédynastique d'Adaima et, d'autre part, les représentations de sacrifices sur les tablettes dites de Aha et de Djer⁶⁰.

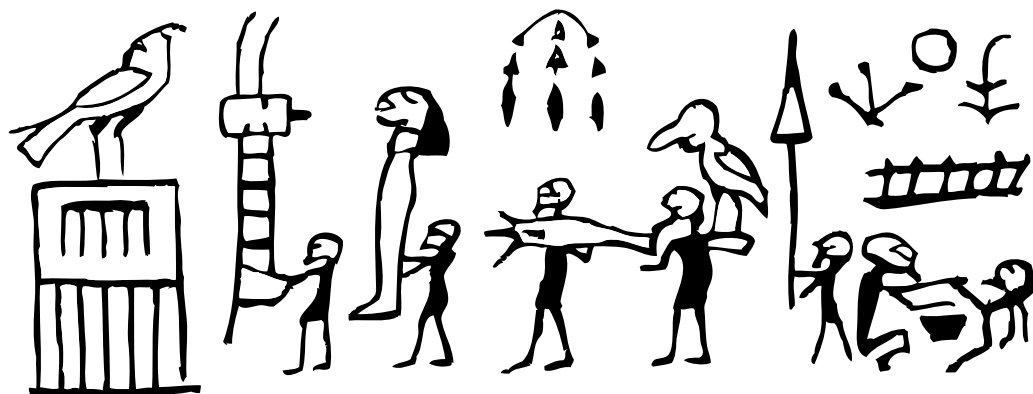


Figure 19. Registre supérieur de la tablette égyptienne dite « de Djer » (période thinite, I^{re} dynastie). À droite, deux personnages accroupis se font face. Celui de gauche poignarde celui de droite, dont les mains sont liées dans le dos. Entre les deux est placé un petit vase que l'on suppose destiné à recueillir le sang de la victime. (D'après J. Vandier)

En Chine, la pratique fut surtout répandue durant les dynasties royales, les premiers sacrifices humains attestés remontant aux Shang⁶¹. C'est ainsi qu'ont été mises au jour, dans un certain nombre des deux mille sépultures d'Anyang, dernière capitale shang, des vestiges de sacrifices de ce type : guerriers porteurs de haches, hommes décapités et crânes mutilés, chars attelés avec leur conducteur. La signification de ces hécatombes se décline à deux niveaux. S'agissant de prisonniers capturés lors d'une bataille, leur sacrifice avait pour but de les envoyer dans l'au-delà pour témoigner de la victoire auprès des ancêtres ; ancêtres qui, comme on le sait, servaient d'intermédiaires entre les membres de la famille et les dieux. On peut supposer aussi que les victimes, sacrifiées avec leur armement, étaient ainsi enrôlées au service du défunt. On parle dans ce cas de « morts d'accompagnement », préalablement abattus... ou enterrés vivants⁶². Un bel exemple (si l'on peut dire) de morts d'accompagnement nous est donné par la tombe du marquis Yi, découverte à Leigudun (Hubei), et datée de la période des Royaumes combattants (-475 à -221). Cette tombe contenait en effet les cercueils de huit victimes et celui d'un chien, sacrifiés pour accompagner leur maître dans sa nouvelle vie⁶³. Notons encore que c'est dans le même désir de fournir compagnie et personnel qualifié au défunt que fut conçue la célèbre armée de terre cuite du Premier empereur Qin Shi Huang (ca 259 – 210 avant notre ère), à une époque où les sacrifices humains n'étaient plus guère qu'un souvenir.

Cette même coutume se retrouve dans d'autres civilisations, notamment en Mésopotamie avec les célèbres tombes royales d'Ur (III^e millénaire avant notre ère), abondamment

60. Vandier, 1952.

61. Debaine-Francfort, 1998.

62. Bai Shouyi *et al.*, 1988.

63. Thote, 1998.

pourvues en serviteurs ayant accompagné plus ou moins volontairement rois et reines dans leur voyage *post-mortem*. Il s'agissait, non seulement de soldats, mais aussi d'une domesticité civile dont le rôle était d'assurer une vie agréable au défunt, comme ces « dix femmes dont une harpiste » retrouvées sur la rampe d'accès de la tombe de la reine Pu-abi⁶⁴. Cette logique de reconstitution de « la vie comme elle était » est par ailleurs poussée à l'extrême dans certaines nécropoles mésopotamiennes, dont la population d'accompagnement comprenait des bébés⁶⁵. Il faut noter toutefois que certains chercheurs contestent le qualificatif de « sacrifice » à ces pratiques de morts d'accompagnement car, relevant d'une logique spécifique, elles nécessitent une dénomination spécifique⁶⁶. Et pour ajouter encore à la confusion, la notion même de « morts d'accompagnement » est, dans certains cas comme à Ur, mise en doute par d'autres spécialistes, pour lesquels il n'existe aucune explication vraiment satisfaisante⁶⁷. Comme nous le disions, le sujet est d'une grande complexité, sans commune mesure avec la vision qu'en ont généralement cinéastes et autres romanciers.

Mais revenons au cas particulier de Taosi. Il nous reste maintenant à répondre à cette grande question : la notion de sacrifice humain est-elle concevable dans le contexte du site ? En toute première approche, nous aurions tendance à en douter, aucune découverte archéologique ne permettant d'ailleurs d'envisager de telles pratiques. Soulignons-le, le sacrifice est un acte lié au culte : l'homme s'adresse à un être qui lui est supérieur, dieu, déesse ou assimilé, dans l'espoir d'en recevoir quelque chose. Et comme tout quémendeur, il ne vient pas les mains vides, mais offre à la déité un cadeau, à savoir l'objet du sacrifice. Mais les dieux étaient-ils présents à Taosi ? Pas vraiment car, nous l'avons vu, on suppose aux Taosiens des pratiques chamaniques, et donc des relations avec des forces (ou « esprits ») que l'on consulte, plutôt qu'avec des dieux que l'on implore. Dans ce cadre, il ne peut être question de sacrifices humains car, « les configurations mentales qui président au rite chamanique restent opposées au sacrifice », ainsi que l'ont montré les travaux de l'anthropologue Viveiros de Castro⁶⁸.

Un moment unique dans un lieu unique

Que retenir de cette visite au site de Taosi ? Soulignons d'abord que le lieu reste très largement méconnu – pour ne pas dire inconnu – en dehors du cercle des spécialistes. Le plus souvent, lorsque le nom de Taosi apparaît dans la littérature, c'est en tant que groupe régional de la culture de Longshan. Et pourtant, Taosi n'est pas le premier site néolithique venu. D'abord, il occupe une place tout à fait remarquable dans le temps comme dans l'espace : il est situé non loin du confluent du fleuve Jaune et de la rivière Wei – deux cours d'eau de première importance dans l'histoire de la Chine –, et il est contemporain de cet instant qui voit se cristalliser les caractéristiques principales de la future société chinoise : organisation politique et sociale (hiérarchie, structure patri-linéaire, classes sociales), techniques et artisanat (soie, jade, cuivre et bronze, constructions en terre damée...), pratiques religieuses (techniques divinatoires). Mais au-delà de ces spécificités qu'il partage avec les autres sites de la culture Longshan, Taosi présente trois caractéristiques uniques : son roi, son écriture, son observatoire.

64. Joannès & Sauvage, 2001.

65. Van der Stede, 2014.

66. Testart, 2004.

67. Van der Stede, 2014.

68. *Colloque Chamanisme et sacrifice*, 2000.

Commençons par l'écriture. Certes, les caractères *wen* et *yi* (ou *yao*) relevés sur un vase *hu* ne peuvent à eux seuls témoigner de l'existence d'un système d'écriture complet. Mais, s'ils ne sont pas les signes les plus anciens relevés sur des objets préhistoriques, ces deux caractères sont assez clairement identifiables et identifiés. Même si l'un d'eux fait débat, ils peuvent être lus, alors que les signes qui leur sont antérieurs (*Jiahu*, *Dadiwan*, et même *Zhuangqiao*) ne le peuvent guère. On peut donc supposer avec quelque raison que les caractères de Taosi font partie d'un ensemble plus vaste de signes non encore découverts, utilisés dans le cadre d'une (proto ?-)écriture néolithique, d'où serait directement issue l'écriture développée sous les Shang.

Le deuxième élément qui fait de Taosi un site exceptionnel est son observatoire. Nous l'avons vu, même s'il présentait quelques défauts, cet observatoire solaire était en état de remplir la tâche pour laquelle il avait été construit, à savoir la détermination précise des moments remarquables de l'année solaire, et en particulier du solstice d'hiver, lequel marque, dans le calendrier chinois, le début de l'année solaire. Outre qu'il confirme la véracité des textes antiques quant à l'existence d'un observatoire à l'aube de la civilisation chinoise (construit selon la tradition par le mythique Empereur Jaune), le complexe de Taosi apporte la preuve archéologique que, dès le néolithique, les Chinois se préoccupaient d'établir avec exactitude le calendrier, élément indispensable à la bonne marche d'une société fondamentalement agricole. Il confirme également – et de quelle manière ! – la relation particulière que les Chinois du néolithique entretenaient avec le soleil. On s'en doutait déjà en lisant les instructions de Yao : il ne s'agissait pas d'aller simplement observer le soleil, mais de le « recevoir avec respect ». Il en était de même à Taosi : le complexe n'était pas un « banal » observatoire, mais un lieu sacré où l'on recevait le soleil avec tout le respect dû à son rang tout au long de l'année, et spécialement aux moments forts de la course de l'astre, solstices et équinoxes. On pourrait penser que cet intérêt pour le culte de l'astre du jour fut universel dès les plus hautes époques. Mais en réalité, il semble que ce soit loin d'être le cas. Ainsi que le souligne Mircea Eliade, « [...] on n'est pas sans distinguer une certaine concordance entre la suprématie des hiérophanies [ou manifestations du sacré] solaires et les destinées "historiques". On dirait que le soleil prédomine là où, grâce aux rois, aux héros, aux empires, "l'histoire se trouve en marche". »⁶⁹ Eliade ne donne pas la cause de ce parallélisme entre culte solaire et civilisation historique. Nous n'aurons pas la prétention de faire mieux que lui et nous nous contenterons de relever avec lui qu'en fin de compte, les figures divines solaires sont peu fréquentes, et qu'un culte solaire peut laisser supposer une civilisation digne de ce nom.



Figure 20.
Tang Yao, premier
souverain de la Chine.

Pour ce qui concerne Taosi, nous avons donc un culte solaire bien établi, et il ne manque plus que le roi ; c'est notre troisième élément exceptionnel. Rappelons tout d'abord qu'en cette fin de néolithique, les sociétés étaient encore majoritairement organisées en chefferies. Or, comme nous l'avons vu, différents indices permettent de supposer que Taosi avait dépassé ce stade, pour se constituer en un État dirigé par un roi. Et pas n'importe quel roi puisqu'il pourrait s'agir de Yao, modèle du souverain bon et sage, et un des personnages les plus importants de la mythologie chinoise. Si nous admettons la réalité historique du

69. Eliade, 1964.

roi Tang Yao – une hypothèse tout à fait vraisemblable compte tenu des similitudes entre données littéraires et historiques –, nous pourrions considérer Taosi comme le lieu de naissance de la Chine ; non pas en tant que civilisation, dont les éléments constitutifs sont bien plus anciens encore, mais en tant qu'État. Oui, c'est peut-être bien à Taosi qu'est né ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'« Empire chinois ».

Quelques repères chronologiques en rapport avec cette étude

Périodes, dynasties	Dates	Lieux, faits et personnages marquants
Trois Augustes	Temps mythiques	Trois souverains, dont Fu Xi, inventeur des huit trigrammes et donc, de l'astronomie.
Cinq Souverains	Temps mythiques (néolithique ?)	Cinq rois dont : <ul style="list-style-type: none"> • Huang Di (Empereur Jaune). Constructeur d'un observatoire. • Yao. Considéré comme le premier roi, en -2145. Dompteur de soleils.
Néolithique : <ul style="list-style-type: none"> • Dadiwan 	-5900 à -2900	Premières poteries peintes, jades, signes de pré-écriture (?).
Néolithique : <ul style="list-style-type: none"> • Yangshao 	-5000 à -3000	Première culture néolithique mise au jour. Culture du millet et du chou chinois. Domestication du porc, du chien, peut-être des bovidés. Céramiques rougeâtres à motifs noirs ou bruns. Apparition du chamanisme (?). Site de Banpo : Habitations rondes, semi-enterrées, protégées par un fossé. Orientation des constructions.
Néolithique : <ul style="list-style-type: none"> • Longshan 	-2800 à -2000	Plusieurs phases, dont la phase Taosi (-2400 à -1900). Millet, blé et orge. Bœuf et mouton. Travail du jade (perles, disques <i>bi</i> ...). Perfectionnement des fours et utilisation du tour ; belle céramique noire ; tripodes et vases. Travail du cuivre, bronze (?). Élevage du ver à soie. Différenciation croissante des richesses. Maisons à sol chaulé et murs d'enceinte en terre damée. Os divinatoires. Culture mère probable des Xia.
Dynastie des Xia	-2207 à -1600	Dix-huit rois, dont Da Yu (Yu le Grand). Ministre puis fondateur de la dynastie. Combat contre les crues du fleuve Jaune. Chaman.
Dynastie des Shang (ou Yin)	-1600 à -1046	<ul style="list-style-type: none"> • Dernière capitale : Anyang. • Système social patriarcal dirigé par le roi et l'aristocratie urbaine (fiefs). • Religion : chamanisme, culte des ancêtres, sacrifices humains, pratiques divinatoires (scapulomancie). • Apparition de l'écriture sur os divinatoires. • Développement de la technique du bronze. • Premiers noms d'étoiles sur os divinatoires.
Dynastie des Zhou	-1046 à -256	<i>Périodes</i> : des Printemps et automnes (-722 à -481) ; des Royaumes combattants (-475 à -221). Kong Fu Zi (Confucius) (-551 à -479) ; Meng Zi (-370 à -290) ; Lao Zi (IV ^e siècle avant n.è. ?) ; Zhuang Zi (ca -350 à ca -275).
Premier Empire unifié (Qin)	-221 à -206	Empereur Qin Shi Huang. Armée de terre cuite.
Dynastie Han (antérieurs et postérieurs)	-206 à +220	Sima Qian (ca -145 à ca -87)

Bibliographie

- Albert J.-P., Midant-Reynes B. (textes réunis et présentés par), *Le sacrifice humain, en Égypte ancienne et ailleurs*, Paris, éditions Soleb, 2005-2012.
- Anonyme, « Neolithic stone carving of Big Dipper discovered in northwest China », <http://en.people.cn>, August 15, 2006, consulté le 21/10/2015.
- — « Le point de départ de la naissance de la civilisation chinoise avancé de cinq cents ans », *Le Quotidien du Peuple*, 25/07/2010.
- Auger J.-P., « L'astronomie dans la Chine antique », *Quasar95*, www.astrosurf.com, 2012, consulté le 27/10/2015.
- Bai Shouyi, Yang Zhao, Fang Linggui, Gong Shuduo, Zhu Zhongyi, *Précis d'histoire de Chine*, Beijing, Éditions en langues étrangères, 1988.
- Billeter J.-F., *L'art chinois de l'écriture*, Genève, Albert Skira, 2001.
- Boaretto E., Wu Xiaohong, Yuan Jiarong, Bar-Yosef O., Chu Vikki, Yan Pan, Liu Kexin, Cohen D., Jiao Tianlong, Li Shuicheng, Gu Haibin, Goldberg P., Weiner S., « Radiocarbon dating of charcoal and bone collagen associated with early pottery at Yuchanyan Cave, Hunan Province, China », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 106, 24, 2009.
- Collectif, *Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, Paris, Albin Michel, 1998.
- — *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, Albin Michel, 1999.
- — *Aperçus de civilisation chinoise*, Paris, Les dossiers du Grand Ricci, Instituts Ricci / Desclée de Brouwer, 2003.
- Colloque, *Chamanisme et sacrifice*, Paris, CNRS-musée du quai Branly / Collège de France, avril 2000.
- Cruchet L., « L'arbre cosmique en Polynésie et dans le monde », *Kadath*, 107, 2011-2013.
- Debaine-Francfort C., entrée « Paléolithique, néolithique et âge du bronze », in : Collectif, *Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, 1998.
- Demattè P., « The Origins of Chinese Writing: the Neolithic Evidence », *Cambridge Archaeological Journal*, 20:2, 2010.
- Dzo Ching-Chuan, *Sseu-Ma Ts'ien et l'historiographie chinoise*, Paris, Éditions You-Feng, 1999.
- Edge F., « Les aurochs de Lascaux dansant avec la lune d'été », *Kadath*, 90, 1998.
- Eliade M., *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1964.
- Feng Shi, « A Study of the Pottery Inscription «Wen Yi» 文 邑 », *Kaogu Xuebao*, 2008, version abrégée et traduite en anglais in : *Chinese Archaeology*, Volume 9, <http://www.kaogu.cn>, consulté le 10/11/2015.
- Gossart J., *L'esprit des cavernes*, Bruxelles, Kadath, 2013.
- — *Aux origines de la Chine*, Escalquens, Oxus, 2014.
- Gossart J., Ferryn P. (sous la direction de), *Le génie technologique des Anciens*, Escalquens, Oxus, 2013.
- Granet M., *La civilisation chinoise. La vie publique et la vie privée*, Paris, Éditions Albin Michel, 1994.
- He Nu, « On the Gnomon Shadow Template Function of the Lacquer Stick from the Royal Tomb IIM22 at Taosi Walled-town of Middle Period », *Research on Natural Science History*, Issue 3, 2009.

- — *Exploring the Earliest State of China: New archaeological Evidence from Taosi*, Beijing, Archaeology Institute of Chinese Academy of Social Science (CASS), 2014.
- He Nu, Shanxi Xiangfen, « Taosi chengzhi zhongqi wang ji da mu ILM22 chutu qigan guichigongneng shitan », *Ziran kexueshi yanjiu*, 28 (3), 2009.
- He Nu, Wu Jiabi, « Astronomical date of the "observatory" at Taosi site », *Chinese Archaeology*, 28/04/2005.
- Huylebrouck D., « L'os d'Ishango, à l'origine des mathématiques », in : Gossart J., Ferryn P., *Le génie technologique des Anciens*, 2013.
- Joannès F. (sous la direction de), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2001.
- Joannès F., Sauvage M., entrée « Ur », in : Joannès F., *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, 2001.
- Kalinowski M., « La rhétorique oraculaire dans les chroniques anciennes de la Chine. Une étude des discours prédictifs dans le *Zuozhuan* », *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, vol. 21, n° 21, 1999.
- Lenoir F., *Petit traité d'histoire des religions*, Paris, Plon, 2008.
- Li Fushun, « Possible evidence of Sun-god worship in Chinese rock-art », *AURA Newsletter*, 8, 2, 1991.
- Li Liu, *The Chinese Neolithic. Trajectories to Early States*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.
- Lifeng Zhu, *Rock art in Ongniud Banner and its creators*, Papers XXV Valcamonica Symposium, 2013.
- Mahieu J.-C., « Uranologie : la découverte d'une Chine archi-millénaire », *Kadath*, 57, 1984.
- Marshack A., *Les racines de la civilisation*, Paris, Plon, 1972.
- Martzloff J.-C., entrée « Étoiles et constellations », in : Collectif, *Aperçus de civilisation chinoise*, 2003.
- Mathieu R., *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne – Index du Shanhai jing*, Paris, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, 1983.
- — « Chamanes et chamanisme en Chine ancienne », *L'Homme*, vol. 27, n° 101, 1987.
- Mohen J.-P., entrée « Sacrifice humain », in : *Dictionnaire de la Préhistoire*, 1999.
- Moréchand G., entrée « Miao et Yao », in : Collectif, *Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, 1998.
- Morgan C., entrée « Astronomie », in : Collectif, *Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, 1998.
- Nazé Y., *L'astronomie chinoise : au cœur du pouvoir*, Liège, Institut d'Astrophysique et de Géophysique, département d'Astrophysique, Géophysique et Océanographie, 2009a.
- — *L'astronomie des Anciens*, Paris, Belin-Pour la Science, 2009b.
- Pankenier D. W., Ciyuan Y. Liu, De Meis S., « The Xiangfen, Taosi site: a Chinese Neolithic 'Observatory'? », *Archaeologia Baltica*, 10, 2008.
- Puiseux P., « Le plus ancien monument de l'astronomie chinoise », *Journal des Savants*, octobre 1908.
- Raymond C., *Murdered 2,500 years ago*, <http://www.mirror.co.uk>, 2006, consulté le 17/11/2015.

- Saussure L. de, « Le texte astronomique du Yao-Tien », *T'oung pao*, série II, vol. VIII, 1907.
- — « Les origines de l'astronomie chinoise » (dix articles), *T'oung Pao*, 1909-22.
- Schlegel G., *Uranographie chinoise, ou Preuves directes que l'astronomie primitive est originaire de la Chine, et qu'elle a été empruntée par les anciens peuples occidentaux à la sphère chinoise - ouvrage accompagné d'un atlas céleste chinois et grec*, publié par l'Institut royal pour la philologie, la géographie et l'ethnologie des Indes-orientales néerlandaises à La Haye, 1875.
- Temple R., *Le génie de la Chine - 3000 ans de découvertes et d'inventions*, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2007.
- Testart A., *La servitude volontaire*, Paris, Éditions Errance, 2004.
- Thote A., entrée « Leigudun », in : Collectif, *Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, 1998.
- Van der Stede V., *Mourir au Pays des deux Fleuves* (conférence), Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, Diffusion culturelle, 19 octobre 2014.
- Vandier J., *Manuel d'archéologie égyptienne*, Paris, A. et J. Picard et Cie, 1952.
- Wu Jiabi, Chen Meidong, Liu Ciyuan, « Taosi guanxiangtai yizhi de tianwen gongneng yu niandai », *Zhongguo kexue*, 38.9, 1-8, 2007.
- Xu Fengxian, He Nu, et al., *Case Study 5.1: Taosi Observatory, China*, Beijing, Institute for the History of Natural Science, Chinese Academy of Sciences, 2010.

TEXTES ANTIQUES ET CLASSIQUES

- *Chou King. Les annales de la Chine*, traduction de Séraphin Couvreur, Paris, Éditions You-Feng, 1999.
- *Les Fleurs de la Pensée Chinoise. – 1. Les Fleurs Antiques : Le Livre des Annales (shujing), Le Livre des Chants (shijing)*, traductions de Séraphin Couvreur. – 3. *Les fleurs du confucianisme : La Grande Étude (Daxue), L'Invariable Milieu (Zhongyong), Entretiens de Kongzi, Œuvres de Mengzi*, Introduction et notes complémentaires par Guy Rachet, Paris, Presses du Châtelet, 2007.
- *Les mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, traduction d'Édouard Chavannes, Paris, Adrien Maisonneuve, 1967.
- *Shan Hai Jing*, traduction de Rémi Mathieu, in : Mathieu R., *Étude sur la mythologie et l'ethnologie de la Chine ancienne*, 1983.
- *Tchou-chou-ki-nien. Annales de bambou*, traduction et annotation d'Édouard Biot, collection Les classiques des sciences sociales, université du Québec à Chicoutimi, 2005.



Illustration de page de titre : tai yang, le soleil, en sigillaire.

KADATH ASBL
Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2
B-1150 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy